



La chronique  
de Lise Bissonnette Page B3  
Musique classique Page B3  
Cinéma Page B4  
Théâtre Page B6  
Disques classiques Page B7  
Vitrine du disque Page B8  
Jazz et blues Page B8  
À Québec Page B9  
Télévision Page B9  
Agenda culturel Page B10

DANSE



Petite  
femme au  
grand talent

Louise Bédard propose  
Cartes postales de  
Chimère au Théâtre  
La Chapelle

ANDRÉE MARTIN

Il y a toujours quelque chose d'à la fois nostalgique et de fou dans les œuvres de Louise Bédard. Douce folie au parfum de marginalité où l'artiste, au-delà d'une constante préoccupation sociale, insère une part d'elle-même dans chacune de ses créations. Intemporelle, Louise Bédard n'est pas seulement une chorégraphe fascinante, dont le talent fut honoré par les cinquièmes Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis 1996 en France. Elle est aussi une excellente interprète. Le drame, elle le porte en elle; et son corps est un délicat réceptacle de poésie humaine. Avec son regard mystérieux, elle a personifié les êtres sombres et perdus de Jean-Pierre Perreault, s'est prêtée aux personnages «baconniens» de Sylvain Emard, etc. Une artiste pour qui danser est toujours un défi, une interprète dont le charme discret, voire par moment un peu amer — un charme à la Fassbinder —, vous captive dès le premier coup d'œil.

*Cartes postales de Chimère*, son tout nouveau spectacle solo, présenté au Théâtre La Chapelle du 25 avril au 5 mai prochain, sera l'occasion pour nous de voir (ou de revoir) à la fois l'interprète et la chorégraphe. «Dans *Cartes postales de Chimère*, il y a le voyage, mais aussi la notion d'enracinement, avec une fissure sur l'errance», explique l'artiste. «Je sens qu'il y a un regard vers le monde, un peu comme si je faisais une série de brefs passages dans de petits pays. Je pense qu'on va reconnaître certaines choses, comme des références au folklore par exemple. Mais ce ne sont vraiment que des bribes; des îlots à travers une trame continue.» De plus, la chorégraphe avoue avoir été influencée quelque part par *Mal vu mal dit* de Samuel Beckett. Mais face à l'univers sombre proposé par le dramaturge, elle décide d'aller à l'opposé, et de nous offrir une œuvre plus ouverte, voire plus lumineuse.

Moment charnière

Excessivement prolifique, Louise Bédard a à son actif plus d'une quinzaine de créations; des solos, des duos, et des œuvres de groupes. Depuis la fondation en 1990 de Louise Bédard Danse, sa compagnie, son travail créatif a définitivement acquis ses lettres de noblesse, tant sur la scène nationale qu'internationale. Le triptyque sur le rôle des sexes dans la société, composé des pièces *Les Métamorphoses clandestines* (pour quatre interprètes masculins, 1991), *Vierge, noire* (pour cinq danseuses, 1993) et *Dans les fougères foulées du regard* (pour trois hommes et trois femmes, 1995), demeure l'une de ses réalisations maîtresses; à la fois forte, réaliste et raffinée. *Cartes postales de Chimère* constitue donc un véritable retour à soi et un instant de réflexion pour l'artiste.

VOIR PAGE B 2: BÉDARD

Gilles Maheu:  
«Je suis plus angoissé que jamais.»



PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

# ARTS

Les Âmes mortes,  
une première pour  
Gilles Maheu  
à l'Usine C



PHOTO © YVES DUBÉ  
Johanne Madore, Rodrigue Proteau et Katia Gagné dans une scène des *Âmes mortes*.

## L'inquiétante étrangeté de *Carbone 14*

GILBERT DAVID

«L'artiste sait qu'il est malade, mais il ne sait pas ce que c'est.» Depuis vingt ans, celui qui parle ainsi à son propre chevet, et ses diagnostics, comme autant de tentatives pour identifier un mal étrange, ont entre autres pour noms *Pain blanc*, *L'Homme rouge*, *Le Rail*, *Le Dortoir* ou *La Forêt*. Le «grand malade» et poète scénique qu'est Gilles Maheu est travaillé par ses obsessions, ses misères, ses rêves, et il «épouse en lui tous les poisons pour n'en garder que les quintessences» (Rimbaud).

À son habitude, le créateur se méfie de son propre discours sur *Les Âmes mortes*, sa dernière création qui a été présentée, du 11 au 16 avril, en première mondiale au du Maurier World Stage de Toronto, et qui prendra l'affiche à l'Usine C du 23 avril au 11 mai. Au moment de notre rencontre, le spectacle en est à l'étape des générales en salle, à moins d'une semaine de la série de représentations torontoises, et il règne

dans les lieux une atmosphère de fébrilité besogneuse, sur le plateau où est planté le décor impressionnant de Stéphane Roy, et dans la salle où s'affairent les techniciens de son et d'éclairage.

Maheu lui-même paraît très calme, mais il m'a entendu penser et il affirme tout de go: «Je suis plus angoissé que jamais.» Le spectacle sur lequel il a travaillé par étapes depuis l'automne dernier s'est d'abord appelé *La Tempête*, puis *La Maison*. Le titre *Les Âmes mortes* s'est imposé lorsqu'il est devenu évident que l'imaginaire du spectacle était imprégné des figures fantomatiques et des mânes qui hantent une vieille maison abandonnée, entre le début du siècle et maintenant.

«Ce qui me vient d'abord, le plus souvent, commente Maheu, c'est un lieu. Je vois ensuite des corps ou, plutôt, je me mets à sentir des pulsions corporelles. Je ne m'intéresse pas aux corps en eux-mêmes, mais à leur charge énergétique ou, si l'on veut, à l'âme qui traverse le corps.»

VOIR PAGE B 2: MAHEU



la bande  
MAGNETIK

au GESÙ  
1200, rue Bleury — Métro Place des Arts (sortie Bleury)

2, 3 et 4 mai 1996 à 20h

Billetterie: 861-4036 • Admission: 790-1245

comment te dire

Le nouveau disque de la bande  
MAGNETIK

LES ARTS



Louise Bédard, chorégraphe et interprète.

PHOTO ANGELO BARSETTI

**THÉÂTRE DU RIDEAU VERT**

**Barouf à Chioggia**  
Carlo Goldoni

Traduction: Olivier Reichenbach

mise en scène: **Guillermo de Andrea**

Directeur: **Némy Girard, Pierrette Robitaille, Raymond Bouchard, Marina Boies, Raymond Legault, Sophie Clément, Guyaine Tremblay, Normand D'Amour, Guy Jodoin, Stéphane Jacques, Gilles Provost, Stéphane Brulotte, Sandra Dumaresq, Luc Thériault**

Scénographes: **Daniel Castonguay, Michel Beaulieu, François Barbeau, Michel Smith**

En coproduction avec le **CENTRE NATIONAL DES ARTS**

du 9 avril au 4 mai réservations: 844-1793

mai 1989  
mai 1996



sous la direction de Lorraine Vaillancourt

Au retour d'une première tournée au Japon, le **Nouvel Ensemble Moderne** présente son

**Grand concert « classique » annuel**

Un concert de premières montréalaises, dédié à Toru Takemitsu



Mercredi 1<sup>er</sup> mai 1996 à 20 h

**TORU TAKEMITSU**  
**JOHN REA**  
**STEFANO GERVASONI**  
**MICHEL GONNEVILLE**  
**MAURICIO KAGEL**

Salle Claude-Champagne  
220, avenue Vincent-d'Indy,  
(métro Édouard-Montpetit)  
Billet: 20 \$ régulier / 12 \$ étudiant, aîné  
Renseignements et réservations:  
514-343-5962

19h30 - Lancements du nouveau disque NEM-UMMUS et de Ruptures, le dernier numéro de la revue CIRCUIT, revue nord-américaine de musique du XX<sup>e</sup> siècle.



**BÉDARD**

*Une chorégraphe qui navigue dans le non-dit et l'étrangeté*

SUITE DE LA PAGE B 1

« Dans les fougères foulées du regard, c'était la fin d'un triptyque. Comme j'ai continuellement besoin de faire un retour vers mon propre corps, de sentir les choses à travers lui, ce nouveau spectacle s'installe comme un moment charnière dans mon évolution de chorégraphe. Aussi, il y avait longtemps que je n'avais pas dansé en solo. L'année dernière, j'ai fait Elle ne se montre qu'aux siens, une pièce solo, mais que j'ai incorporée à Cartes postales de Chimère. En fait, je sentais que cette chorégraphie constituait un point de départ pour autre chose. Aussi, je me suis dit que c'était peut-être mon dernier. On ne sait jamais. »

Le côté attachant du petit clown triste d'Elle ne se montre qu'aux siens laisse déjà présager pour Cartes postales, un univers mélancolique fait de moments à fleur de peau. D'ailleurs, Louise Bédard n'est pas chorégraphe à faire de l'abstraction. Bien sûr, elle navigue dans le non-dit, l'étrangeté, et les sens de ses créations demeurent multiples. Cependant, elle n'omet jamais d'inclure des éléments, gestes ou attitudes dramatiques, permettant de communiquer une image, une sensation, ou même un point de vue sur le monde.

C'est aussi le genre d'artiste à ne pas se limiter uniquement au mouvement et à ses effluves sensibles. Elle entretient une relation étroite avec d'autres formes d'art, comme la littérature dont elle s'inspire et se passionne, la scénographie et la musique. Une dimension intégrée se glisse ainsi à l'intérieur de chacune de ses œuvres. « Lorsque que je travaille en solo, je trouve important d'accorder plus de temps à la collaboration. Pour Cartes postales, j'ai montré au scénographe Richard Lacroix une photo qui m'inspirait énormément, et il a réalisé tout un décor à partir d'une série de photographies encadrées. J'ai aussi beaucoup travaillé en studio avec un gros manteau, très épais, que je nouais à ma taille. Alors j'ai dit au costumier Angelo Barsetti que j'aimerais avoir quelque chose de lourd, parce que cela influence beaucoup le mouvement. Il m'a fait une jupe faite à partir d'un tapis. Pour moi, ce sont des exemples de vraie collaboration. Je n'ai pas eu besoin d'expliquer. L'un et l'autre ont lu dans mes pensées. Les choses se font d'elles-mêmes et elles me correspondent à plusieurs niveaux. »

Des musiques empruntées à Brahms, au Kronos Quartet, ainsi qu'un collage de voix chantées réalisé par Michel F. Côté, complètent cette pièce autour de l'idée du voyage. Un spectacle attendu, dont le caractère singulier est à prévoir, et où la sensibilité toute en délicatesse devrait naturellement s'y inscrire en filigrane.

Les choses se font d'elles-mêmes et elles me correspondent à plusieurs niveaux

**MAHEU**

*Dans le prolongement de ses impulsions*

SUITE DE LA PAGE B 1

Il faut avoir vu Maheu à l'œuvre en atelier pour comprendre la dimension instinctive, et pourtant éminemment réfléchi, qui l'anime dans son travail de composition plastique et rythmique. Maheu se sert abondamment de musiques ready made, diffusées à fort volume, pour élaborer des séquences dont la substance imagée se décaite au fil des jours et des semaines. Il n'hésite pas à se mettre lui-même en scène en lieu et place d'un de ses « bougeurs », comme pour saisir de l'intérieur la difficulté d'un mouvement, le tempo d'un geste, la couleur d'un moment. En d'autres mots, il fait corps avec ses interprètes qui sont, en quelque sorte, dans le prolongement de ses impulsions, de ses états d'âme, de son souffle même.

Maheu a besoin de ces surmarionnettes, supérieures parce qu'humaines, auxquelles pensait Edward Gordon Craig quand, le premier dans le siècle, celui-ci a appelé de tous ses vœux l'avènement d'un régisseur investi des pleins pouvoirs, car « l'œuvre d'art, croyait-il, ne peut résulter que de l'activité créatrice d'un artiste unique ». Le créateur de La Forêt, ce puissant poème visuel réalisé en 1994, ne tire pas de conclusion définitive sur sa trajectoire. « L'art, estime-t-il, est devenu trop compliqué, comme la vie. En Occident, on refuse la mort et on s'est pris pour des dieux. Depuis que j'ai accepté de me voir comme un mourant en rémission, je vis mieux. Je cherche à prendre en compte cette situation dans mon travail artistique. Je vise au dépouillement maximal et je suis en quête d'images les plus simples possible, qui puissent par exemple, comme dans Les Ames mortes, révéler des archétypes urbains. »

Après s'être penché sur la tension nature-culture dans La Forêt, Maheu s'est en effet tourné cette fois vers la ville et la vie stressante des citadins. Il a imaginé quatre couples entre 1900 et aujourd'hui, trois paires d'amoureux à diverses époques, en plus d'un grand-père et sa petite-fille. « C'est encore un spectacle relativement narratif, commente-t-il, par rapport à d'autres qui correspondent à une recherche, disons, environnementale. J'ai suivi deux pistes, celle du cocooning et celle de la fuite en avant, qui sont l'envers et l'endroit d'une même situation sociale qui m'apparaît terriblement schizophrénique. La maison, dans ce contexte, devient un refuge contre la violence extérieure. Mais en même temps, elle est abandonnée, livrée aux âmes mortes qui l'ont habitée et qui y ont déjà trouvé un peu de paix. Il y a tant d'âmes mortes autour de nous... La vie contemporaine précipite les gens dans des réponses tordues à leur angoisse. Cela donne toutes sortes d'excès qui deviennent autant de dépendances, par exemple en direction de la drogue ou de la sexualité compulsive. »

Le « nouveau concierge » Maheu jongle avec ses observations sur l'état morbide et suicidaire de l'époque, auquel il oppose la recherche d'une spiritualité sans complaisance sectaire. « Il n'existe plus de lieu de convivialité, plus d'agora où se rassembler dans la cité des hommes d'aujourd'hui. Personne n'a plus le temps et chacun est précipité dans le

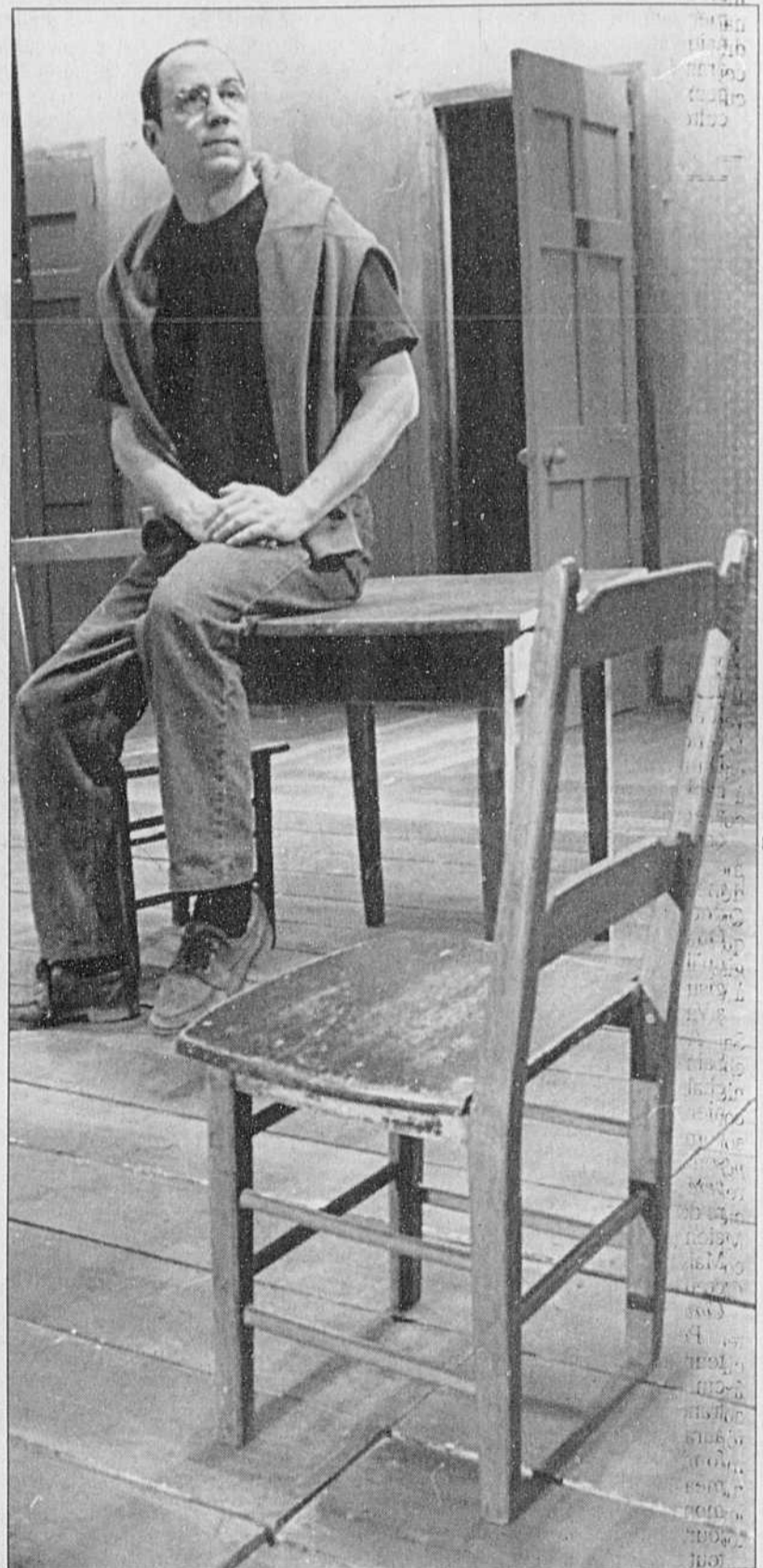
tourbillon. Les jeunes n'ont plus d'avenir. Ceux qui ont un emploi travaillent trop et ceux qui sont sans travail n'ont pas d'argent pour se rendre disponibles aux autres. Alors que l'on fait face à des problèmes nouveaux, on se contente d'appliquer de vieilles solutions. On ne peut pas fermer les yeux devant cette réalité qui fait que nos besoins se transforment en dépendances. »

Mais Maheu n'a pas voulu illustrer dans son spectacle ces propos sur la ville décadente. « Ce que je pense est une chose et le spectacle en est une autre. Mon inconscient me dicte des visions qui m'entraînent dans des zones plus ou moins schizoïdes. Tout au long du processus de création, j'ai des nuits terribles et je me réveille plusieurs fois, complètement submergé. Le poison est là, tu n'y peux rien: il faut l'évacuer. Mais vient le moment où le spectacle s'arrache à ton contrôle et devient un objet autonome. Il te dit: "Je suis ça", comme un enfant qui deviendrait soudainement adulte. »

Pour sa nouvelle création qu'il dit être plus figurative et même prosaïque au plan des situations rete-

nues, Maheu a fait appel à huit interprètes: ses deux plus fidèles collaborateurs Johanne Madore et Rodrigue Proteau, auxquels se sont joints Lin Snelling, Gaétan Gingras, Georges Molnar, la petite Emadou Payette-Brisson, les deux recrues Katia Gagné et Christian Ben Aim, ainsi que le trompettiste Serge Boisvert. La musique originale, si importante dans la poésie scénique de Carbone 14, a été confiée à deux tandems de compositeurs, les Montréalais Claude Lamothe et Jacques Roy ainsi que les Torontois Mychael Danna et Tim Clément. Le décor est de Stéphane Roy — qui revient en force après une absence inexplicable —, les éclairages, d'Alain Lévêque, et les costumes, de Georges Létivesque.

Quant à Gilles Maheu — qui pratique l'auto-ironie en se désignant comme « nouveau concierge » dans ce magnifique lieu de l'Usine C qu'il faut bien... « rentabiliser » —, il s'apprête à « lâcher lousse » ses spectres dans la matière où ils vibreront de l'inquiétante étrangeté de son âme. Qui n'est point morte.



Gilles Maheu

PHOTO JACQUES GRENIER

THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

La Céleste Bicyclette

de **Roch Carrier**  
avec **Albert Millaire**

« L'extraordinaire Albert Millaire enfourche sa bécanne volante pour un magnifique voyage dans les étoiles. »

Au Théâtre d'aujourd'hui du 16 au 28 avril, 20 heures  
Les dimanches 21, 28 avril, 15 heures

**Billetterie 282-3900**

LE DEVOIR CITE NEW LOOK

**NCT**

Du 12 au 27 avril  
vendredis et samedis, 20 h

De retour à Montréal, l'éblouissante production **ARLEQUIN, SERVITEUR DE DEUX MAÎTRES** DE CARLO GOLDONI

MISE EN SCÈNE **SERGE DENONCOURT**

« ... à voir absolument tant ce spectacle respire le plaisir du théâtre et la ferveur du jeu le plus généreux. »  
Robert Lévesque, Le Devoir

« La quintessence de la Commedia dell'arte! »  
René-Homier Roy

« Un énorme coup de cœur »  
Michel Coulombe, SRC

Une coproduction des Enfants de Bacchus et du Théâtre de l'Opis

AVEC **Robin Aubert, Claude-Michel Coallier, Nathalie Costa, Karen Hader, Martin Héroux, Joël Marin, David Savard**

CONCEPTEURS **Pascale Deschênes, Pascale Dery, Martin Labrecque, Daniel Ross et Nadine Deschênes**

BILLETS 514 790-1245 / 1 800 361-4595

**RÉSERVATIONS NCT: 253-8974**

LA NOUVELLE COMPAGNIE THÉÂTRALE  
SALLE DENISE-PELLETIER, 4353, SAINTE-CATHERINE EST, MONTRÉAL

22% de réduction les samedis

## LES ARTS

## Enchevêtrement d'êtré

Il était quinze heures et Victor-Lévy Beaulieu rayonnait, au beau milieu du Salon du livre d'Edmundston, en brandissant un exemplaire de l'édition week-end du *Devoir*. «Je te l'offre, dit-il, je suis allé le chercher à Cabano.» J'aurais voulu ne pas l'avoir déjà lu, le geste était touchant, mais c'était fait depuis midi. Il avait parcouru soixante-dix kilomètres, j'avais traversé la rue, *Le Devoir* était chez le dépanneur voisin du Tim Horton. Comme quoi, Victor, Edmundston est bel et bien une ville de langue française même si la pharmacie Jean Coutu s'affiche uniquement en anglais en face de la cathédrale, hors de portée de la loi 101 dans un Nouveau-Brunswick pourtant bilingue.

C'est mélangé il est vrai, Edmundston. Les gens du lieu disent qu'ils sont des Brayons et non des Acadiens, leur lamelle de pays est coincée entre le Québec et le Maine mais tient à son «heure plus tard dans les Maritimes», et le printemps y ramène annuellement le seul Salon du livre dans la région atlantique alors qu'on ne trouve même pas une librairie en ville. C'est mélangé comme le débat qu'expédiait vendredi soir la télévision de Radio-Canada venue de Moncton pour tenter de percer en une demi-heure la question existentielle: qu'est-ce que la littérature acadienne aujourd'hui?

Cinq écrivains et une enseignante ont répondu ce qu'on répondrait au Québec ou en France à une question analogue. La littérature acadienne est la poésie, le théâtre, le roman, l'essai qui s'écrivent en français dans un territoire qui se nomme l'Acadie. On ne peut l'enfermer dans des thèmes, l'obliger à une mission, la reconnaître à une couleur ou à une musique qui lui appartient en propre. Elle est diverse, elle est éclatée. Elle est ceux qui la font. La conversation a bifurqué sur les difficultés de sa diffusion, sur le néant de la politique cultu-



LISE BISSONNETTE

relle du gouvernement de ce brave Frank McKenna qui n'accorde même pas un million de dollars de soutien direct aux arts et aux artistes — francophones et anglophones confondus — et qui a rangé les affaires culturelles dans un ministère qui s'occupe surtout des Municipalités et de l'Habitation.

Les salons étant faits pour ça, la conversation s'est poursuivie entre nous durant deux jours, sans aboutir vraiment. Samedi, il y avait soirée de poésie dans un restaurant adjacent. En première partie, quelques débutants aux phrases trop contraintes pour loger des émotions trop vastes. En deuxième partie, quelques-uns des magnifiques d'une poésie qui domine aujourd'hui la littérature acadienne: Daniel Dugas, Serge-Patrice Thibodeau, Gérard Leblanc, Herménégilde Chiasson.

Le voisinage était brutal pour les premiers qui n'auraient pas survécu à un atelier d'écriture dans une école secondaire. Mais les deux groupes avaient au moins une chose en commun: le bannissement de la couleur locale. Même les clichés des poètes amateurs ne portent plus

trace de Sagouine ou d'Évangéline, de pêcheurs ou de naufrages. Quand on se noie, c'est dans le chagrin d'aujourd'hui universel sous une lune multinationale. Quant aux écrivains chevronnés, ce sont des individus et non des hérauts d'une collectivité. Ils partagent tout au plus une forme de langage, une sorte de souffle épique, la magnitude d'un verbe qui contient l'Amérique et sa casse, Dieu et ses travestissements, les révoltes et leurs écrasements. Et la route, encore. Des poètes qui sont d'Acadie mais parlent surtout d'ailleurs et d'autre chose.

Le lendemain au déjeuner, le ton change. L'Acadie, ils ont beau ne plus célébrer son combat en vers ou en prose, elle les obsède. On a toujours l'impression qu'ils veulent mettre le feu à cette prison qu'ils aiment et qu'ils ont choisie puisqu'ils ont pour la plupart refusé l'exil, celui de la génération d'intellectuels et d'artistes qui les a précédés et auxquels ils reprochent de s'être infligé une seconde déportation. Ils sont d'Acadie, ils ont fondé leurs maisons d'édition, ils y publient. Ils y croient mais ils sont pleins d'une colère où il n'y a pourtant pas de place pour la morosité, la conversation est un délire de rires et d'ironie. Ils ont fait le choix réfléchi d'une forme de marginalité — il suffit de feuilleter nos pages littéraires et celles de la plupart des médias québécois pour la constater — et ils l'assument.

Mais en se déliant de tout folklore et en s'éloignant du thème de la libération nationale, ils ont pris le risque de se fonder dans le grand tout et de s'y faire oublier. C'est un risque qui nous est familier. Vidée de ses régionalismes, de son pittoresque joualissant ou de ses souvenirs «de souche» et de grands espaces, la littérature québécoise contemporaine végète dans l'imaginaire déçu du Français qui nous préfère moins urbains et meilleurs sauvages. De même la littérature acadienne,

aujourd'hui métissée sans honte de son héritage anglais et de son américanité souvent plus naturelle que la nôtre, dépaysera-t-elle les habitués d'Antonine Maillet, du bel accent et de la compassion pour des cousins si opprimés par l'histoire. Nous n'y portons plus attention. J'ai lu cette semaine un roman de France Daigle, intitulé *1953, chronique d'une naissance annoncée*, publié l'année dernière aux éditions d'Acadie. Pas tout à fait un roman, un texte inclassable qui annexe l'histoire du monde à celle d'un bébé future écrivaine qui hésite, cette année-là, à continuer à entrer dans la vie. Une écriture maîtrisée à merveille, une ironie subtile et chaude, une érudition époustouflante et pourtant accessible. France Daigle en est à son huitième ouvrage, la maturité, elle mériterait les meilleures vitrines de nos librairies. La connaissez-vous?

Le risque pris par la nouvelle génération de littéraires acadiens est bien supérieur au nôtre. Car l'Acadie, ils ne cessent de la reconnaître et de le répéter, n'a pas de «place publique» pour la culture. Les librairies de langue française se comptent sur les doigts d'une main au Nouveau-Brunswick. Le seul journal quotidien, *L'Acadie Nouvelle*, n'a aucun intérêt pour les choses de l'art qu'il considère étrangères à son créneau populaire. Ce n'est pas la seule revue mensuelle de qualité, *Vent d'Est*, ou ce qui reste de Radio-Canada dans la région qui peut faire la différence, avec le petit cercle de «consommateurs» qui gravitent surtout autour de l'Université de Moncton.

Que dire, sinon l'estime pour ceux qui décident néanmoins «d'être» sur place, adienne que pourra? J'emprunte à France Daigle: «*Enchevêtrement d'êtré, à l'image de cet enchevêtrement acadien, qui roule en liberté et qu'on ne peut qu'admirer en le regardant passer.*»

## MUSIQUE CLASSIQUE

## Le clavecin, de l'utile à l'agréable

Luc Beauséjour poursuit son interprétation du Clavier bien tempéré à la chapelle Saint-Louis de l'église Saint-Jean-Baptiste, vendredi soir

MARIO CLOUTIER  
LE DEVOIR

Luc Beauséjour est un pragmatique dans le beau sens du terme. Il enseigne et donne des récitals. Il vend des disques et part en tournée. D'un calme et d'une logique implacables, le musicien de 38 ans a appris à équilibrer le travail et les rencontres, à joindre l'utile à l'agréable.

«Quand je joue en récital, j'invite mes élèves. Ils viennent avec le public découvrir de nouvelles œuvres. Quand j'enregistre un disque, je sais qu'il sert de carte de visite. Mes enregistrements m'ont permis d'être invité à Vancouver et à Paris l'été prochain.»

A la chapelle Saint-Louis de l'église Saint-Jean-Baptiste, vendredi soir prochain, c'est lui qui invite. Dans ce dernier récital d'une série annuelle qui a commencé l'an dernier, il continuera son interprétation du *Clavier bien tempéré* de J. S. Bach, en plus de nous faire découvrir des compositions plus anciennes de Bull, Fischer et Handel. Mais c'est bel et bien Bach qui était au cœur de toute la deuxième saison de *Clavier solo*.

Pourtant, ce n'est pas le compositeur qui a le mieux compris le clavecin, selon le musicien. Les artistes français et italiens nés au XVII<sup>e</sup> siècle avaient davantage saisi la nature profonde du clavier polyphonique: Rameau, Forqueray, Scarlatti... Dans le monde bien organisé de Luc Beauséjour, chaque chose a une place. Sur-tout le clavecin.

«Pour moi, un récital de clavecin se déroule mieux dans un endroit adapté à l'instrument. C'est pourquoi j'ai choisi la chapelle Saint-Louis, qui contient 80 places. Du clavecin trop fort, c'est agaçant. Quand j'étais plus jeune, les concerts qui m'avaient frappé le plus avaient lieu dans des salles intimes. L'intimité est nécessaire pour l'instrument.»

Mais le musicien, qui a étudié le clavecin et l'orgue avec les Lagacé, Mireille et Bernard, ainsi qu'avec le réputé Ton Koopman à Amsterdam, apprécie aussi la grandeur de l'orgue. Il voit, en fait, ces deux instruments comme complémentaires plutôt qu'opposés.

«Je travaille avant tout comme claveciniste, même si je viens d'acquiescer un orgue pour la maison, qui me restera jusqu'à la fin de mes jours. Bach, Rameau et Frescobaldi jouaient des deux instruments. Si je ne me considère pas en premier lieu comme or-

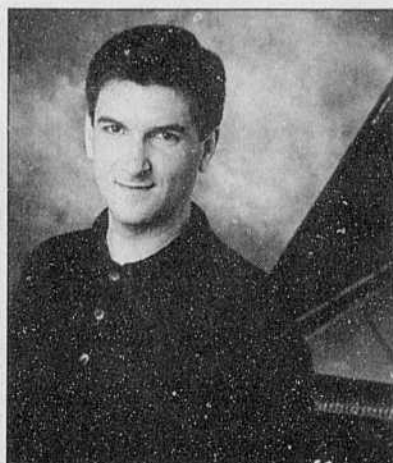


PHOTO ARCHIVES

Le claveciniste Luc Beauséjour.

ganiste, c'est parce que je ne joue pas tous les répertoires à l'orgue. Les pièces romantiques ne m'intéressent pas particulièrement, par exemple.»

## Une maîtrise de l'excès

Tout paraît simple dans la vie de ce musicien qui a toujours aimé les instruments anciens. Sa vision du clavecin est d'ailleurs très baroque. Sous la facilité se cache en fait un goût et une maîtrise de l'excès qu'on peut percevoir dans son jeu passionné.

«J'ignore si un trait général peut définir les clavecinistes. C'est un instrument qui peut paraître monocorde et sans nuance. Pour que ça vibre, il faut exagérer pas mal. Ce jeu des illusions est très intéressant. C'est là le défi.»

On sent bien que le professeur et le récitaliste ne font qu'un dans l'amour du clavier pas toujours bien tempéré.

«Il y a toutes sortes de trucs. Au piano, on peut jouer avec l'intensité du son, mais au clavecin, ça ne peut pas marcher. Le défi de dépasser cet-

te limite et de capter l'attention du public, c'est intéressant. Il faut en mettre pour que ça sorte. C'est la magie de l'instrument. Marquer le rythme, allonger certaines notes. Il faut user d'artifices tout en ne laissant rien paraître. La palette du clavecin, c'est comme un poisson qui nage dans 15 centimètres d'eau. Le piano occupe toute la baignoire, mais ça n'empêche pas d'admirer le poisson dans un plus petit bocal.»

Il y a 15 ans, Luc Beauséjour avait qu'il ne savait trop ce que serait sa carrière. Puis, l'enseignement attendait au détour ce pionnier dans l'âme

qui, en plus d'avoir lancé le premier à une série annuelle de récitals de clavecin, a initié la première classe de clavecin dans une école secondaire, l'école Pierre-Laporte.

«Au départ, c'était exotique. Deux élèves avaient demandé cet instrument. Maintenant, j'ai une classe complète avec huit élèves. C'est motivant de voir leur intérêt. Enseigner, c'est aussi apprendre. C'est dire clairement les choses, les articuler et, donc, mieux comprendre l'instrument et l'interprétation.»

Il continuera d'enseigner et de jouer, d'enregistrer et de voyager

d'un pays à l'autre, de l'orgue au clavecin. Tous les clavecinistes ont toujours fait de même. C'est la cas de Ton Koopman et celui de Gustav Leonhardt, qu'on verra sous peu au Québec.

«Le circuit du clavecin n'a rien à voir avec celui du piano. C'est le parent pauvre en musique classique. Personne ne peut jouer que du clavecin, il faut se trouver un autre emploi.»

Il le dit sans amertume, heureux plutôt de sa carrière variée et enrichissante à ses yeux. Convaincu que le chemin est le bon. Utile et agréable.

## DISCOGRAPHIE

- Chez Analekta:  
J. S. Bach, *Petit livre d'Anna Magdalena*
- J. S. Bach, *Pièces de clavecin*
- D. Scarlatti, *Dix-huit sonates*
- J. Bodin de Boismortier, *Six sonates pour flûte baroque et clavecin* (avec Claire Guimond)
- D. Buxtehude, *Orgue* (à paraître)
- Chez Naxos:  
A. Forqueray, *Pièces de clavecin*
- Chez SRC/CBC Records:  
J. Kuhnau, *Six sonates bibliques* (orgue et clavecin)

## PRO MUSICA

Mardi, 23 avril 1996, 20h

## LE TRIO WANDERER

Piano, violon, violoncelle

14 variations sur un thème original, op. 44, Beethoven  
Trio n° 2 en ut mineur, op. 66, Mendelssohn  
Trio en sol mineur, op. 3, Chausson

Renseignements: PRO MUSICA, tél. 845-0532

Billets: 25\$, 18\$ (étudiants: 12\$). Théâtre Maison neuve  
Place des Arts

Réervations: (514) 842-2112. Taxes incluses.  
Redevance de 1,25 \$ (+taxes) sur tout billet de plus de 10 \$.

DU 9 AVRIL AU 4 MAI À 20h30

**thérèse, tom et simon...**  
[prodrome]  
de ROBERT GRAVEL

avec Chantal Baril, Jacky Boileau, Joël Côté, Diane Dubeau, Robert Gravel, Jean-François Ladouceur, Jacques L'Heureux, Éric Loiseau, Nathalie-Ève Roy, Luc Senay, Christian Vanasse  
concepteurs Jean Bard, Yveline Morissette, Christian Gagnon

UNE PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Expérimental  
BILLETTS 15\$ RÉSERVATIONS 521-4191

**OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT**  
Dimanche 21 avril • 14 h 30

**LES CONCERTS DU DIMANCHE**

JACQUES LACOMBE, chef  
ANGELA HEWITT, piano

ANGELA HEWITT

BRAHMS *Ouverture tragique*  
GRIEG *Concerto pour piano*  
WAGNER *Prélude et enchantement du Vendredi Saint de «Parsifal»*  
DVORAK *Trois Danses slaves*

BILLETTS : 12,25 \$, 14,25 \$, 16,50 \$, 18,25 \$, 20,00 \$  
(taxes et redevances en sus)

Tarif étudiant : 10,00 \$  
(Sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

Lundi 29 avril • 14 h

**RÉPÉTITION PUBLIQUE**

Une présentation  
LES ARTS  
du Maurier Ltée

HANS GRAF, chef • DAVID GERINGAS, violoncelle  
Oeuvres de Evangelista, Schumann et Tchaïkovski

BILLETTS : 3,00 \$ (taxes incluses) • (En vente à la PdA : 842-2112)

Mardi 30 avril et mercredi 1er mai • 18 h 45

LAIT présente LES CAUSERIES OSM

Animateur : Pierre Lapalme, journaliste radiophonique  
Invité : José Evangelista, compositeur

Hall central de la Place des Arts **GRATUIT**

Mardi 30 avril et mercredi 1er mai • 20 h

**LES CONCERTS GALA**

HANS GRAF, chef  
DAVID GERINGAS, violoncelle

HANS GRAF

EVANGELISTA *Douce Nuit (création)*  
SCHUMANN *Concerto pour violoncelle*  
TCHAIKOVSKI *Symphonie n° 1, «Rêves d'hiver»*

BILLETTS : 19,25 \$, 28,00 \$, 30,00 \$, 39,00 \$, 40,25 \$  
(taxes et redevances en sus)

Tarif étudiant : 10,00 \$  
(Sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

**Salle Wilfrid-Pelletier** Place des Arts  
Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et au Réseau Admission / 790-1245.

## Concerts de musique de chambre Allegra

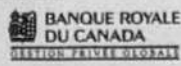
violon Pascale Beaudry  
violon Nadia Francavilla  
alto Mikhail Pokhanovski  
violoncelle Katherine Skorzeswka  
piano Dorothy Fraiberg

Oeuvres de Boccherini, Mendelssohn et Schumann

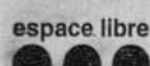
Jeudi, 25 avril 1996, 20 heures

Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre



En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise de la Guide des musiciens du Québec.



1945 FULLUM

LES ARTS

CINÉMA



Sur le plateau de tournage de *Cosmos*.

PHOTO JACQUES GRENIER

## Un film courtpointe

Réalisé à six à l'instigation de Roger Frappier, *Cosmos* est entièrement tourné en noir et blanc

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Il flottait bien de la vapeur en suspension ce matin aux Garçons Coiffeurs, boulevard Saint-Laurent. Le salon de beauté se voyait transformé en plateau de tournage sur lequel s'agitait toute une faune teinte, branchée et exubérante au son d'une musique d'enfer. Le comédien David La Haye en cinéaste blond par les mains des barbares était l'otage d'une criarde émission de télé. Atterré, il avait la mine d'un missionnaire kidnappé par des anthropophages. On tournait cette semaine l'épisode de Denis Villeneuve du film à sketches *Cosmos*, réalisé à

doze mains par six cinéastes de la relève.

*Cosmos* est un drôle de projet. Le producteur Roger Frappier, qui avait envie de travailler avec de jeunes cinéastes, a eu l'idée, plutôt que de produire une série de courts métrages, de créer une courtpointe sur Montréal à laquelle participeraient plusieurs auteurs. Il a visionné un nombre imposant de cassettes vidéo de toutes œuvres, a joint six jeunes cinéastes qui l'intéressaient. Dès novembre, la partie était enclenchée.

Chacun a écrit son segment seul dans son coin, mais par la suite les six scénarios ont été épremiés et débattus en groupe. En a émergé une

aventure collective. Six petits films? Pas vraiment. Les cinéastes ont tous l'impression de travailler à un long métrage, dont ils réalisent chacun une tranche. Il faut dire qu'un personnage appelé *Cosmos*, chauffeur de taxi d'origine grecque — incarné par Igor Ovadis, d'ailleurs russe de naissance —, sera de tous les sketches. Le film urbain, entièrement tourné en noir et blanc, conserve tout au long la même équipe technique, maintient une unité de temps (24 heures en tout), se promène à travers Montréal avec six aventures différentes.

André Turpin (auteur de *Zigraïl*), qui réalise un des segments, tient la caméra pour tous. Sur les rangs, trois anciens de la *Course Destination Monde*: Jennifer Allyn, Denis Villeneuve et Marie-Julie Dallaire; à leurs côtés, de jeunes cinéastes comme Manon Briand, André Turpin et Arto Paragamian. «Ce n'est pas une œuvre de la génération X sur la génération X, précise Marie-Julie Dallaire, 26 ans. On désire atteindre toutes les tranches d'âge.» Le film a été financé très rapidement et les différentes étapes se sont succédé au pas de course. «Ça va être un film spontané, ajoute-t-elle. Il n'a pas eu le temps de pourrir.»

La relève n'a pas si souvent l'occasion de tourner. Alors, quand on lui offre de la faire sur un plateau d'argent... Joie, bonheur et allégresse pourraient résumer l'état d'esprit régnant sur ce plateau. Les cinéastes vont faire un tour sur les tournages des autres, l'équipe technique assiste à tous les visionnements des épreuves de tournage. La plupart des réalisateurs jouent de petits rôles ici et là pour les autres. On ne sait pas ce que donnera le film — qui devrait sortir à l'automne —, mais l'esprit de rivalité semble le grand absent de la scène. «C'est comme une école, tourner en groupe, explique Arto Paragamian, on n'arrête pas d'apprendre.» Jennifer Allyn espère transmettre à l'écran l'énergie qui la baigne. «On vit dans une bulle.» Espérons que la bulle aura une densité souvent absente dans les œuvres de la relève.

Angoisse existentielle, amours brisées, suspense, chocs de culture, parenthèses amoureuses, les thèmes et les tons varient, avec ce chauffeur de taxi philosophe qui lie la sauce. «Chaque film possède son style, son rythme propre, précise André Turpin. Les découpages, les mouvements varient. À la caméra, il faut que je m'adapte. C'est stimulant.» Aux yeux d'Igor Ovadis, qui est de tous les plateaux, l'atmosphère se retrouve soutenue d'un film à l'autre. «Le travail d'équipe, ça me plaît, explique l'acteur né à Kiev. J'ai l'impression de travailler sur un seul film nourri par plusieurs.»

## La vie comme un couvre-feu

LES SILENCES DU PALAIS  
Réalisation et scénario: Moufida Tlatli. Avec Ahmel Hedhili, Hend Sabri, Najia Ouerghi, Ghalia Lacroix. Images: Youssef Ben Youssef. Musique: Anouar Brahem. Tunisie, 127 minutes

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Un beau film épuré et émouvant, bercé par la mélodie des chants arabes, nous arrive de Tunisie, pays ayant une petite cinématographie (deux ou trois films par an) mais en général fort intéressante et accessible au grand public — on pense au lancinant *Halfaouine* de Férid Boughedir. *Les Silences du palais* est un premier long métrage doublé d'un regard très féminin posé par la cinéaste Moufida Tlatli, qui remonte avec elle le fil de l'histoire tunisienne à travers des voix, des détresses de femmes.

*Les Silences du palais* s'ouvre sur un chant, celui d'Alia (Ghalia Lacroix), une jeune interprète qui se produit devant un public indifférent. Elle doute d'elle, de sa voix et du pacte de non-maternité qui la lie à son ami quand, à l'heure d'un deuil, la mort du prince Sidi Ali, ancien bey de Tunisie, elle retourne au palais qui fut le décor de son enfance.

Flash-back aux années 50, avant l'ère Bourguiba, alors que la petite Alia (Hend Sabri), qui ignore l'identité de son père, est élevée dans les cuisines du palais auprès d'une mère servante et maîtresse des princes. Alia est amie de la jeune princesse de son âge et protégée par le bey (son père?) mais sans cesse repoussée par l'épouse légitime. C'est une société de castes qui apparaît en filigrane dans ce film très lent et impressionniste, où les vérités sont à peine nommées, où le climat passe par ces gestes mesurés, cent fois répétés: pétrir la pâte, masser les muscles fatigués, enlever sa robe pour complaire au prince. Et par ces conversations un peu futiles sur le menu du jour, les désirs des nantis à prévenir; petit monde clos aux règles et aux habitudes immuables. La vie des femmes est le silence de leur condition. Se libérer? Impossible! Elles appartiennent au palais comme les meubles et ne se connaissent pas d'autre univers, mais un vent de révolution souffle au-dehors et la radio divulgue par bribes les discours de feu des jeunes révoltés qui appellent à une Tunisie

libre. Pour ces femmes, ce langage est presque hermétique. Elles sortent à peine et seulement pour les courses. La révolution signifie à leurs yeux moins de vivres, moins de falbalas pour le grand mariage de la fille du bey. «Toute notre vie est un couvre-feu», dira l'une des servantes.

Le film nous parvient à travers le regard de cette jeune fille qui pose un tas de questions gênantes à sa mère et qui, en devenant belle et désirable, sent les yeux des princes posés sur elle et refuse d'attendre que son tour vienne de servir leurs plaisirs. Le système des castes se joue en fond de trame. Alia est la bâtarde, celle qui ne figure pas sur les photos de famille, celle qui n'a pas le droit d'apprendre à lire, de déchiffrer la musique, et dont le destin semble voué à la couche des maîtres. Mais la petite a une voix et une oreille pour la musique, talent salvateur qui

peut la délivrer des cours du palais menaçant de l'enfermer pour toujours.

La musique est omniprésente ici, relais perpétuel de l'image, habitant l'espace sonore que la parole ne peut prendre, et les voix de ces chants arabes sont le blues du Levant, qui dit les nostalgies et les entraves de ces femmes asservies.

Le film, malgré une certaine faiblesse des dialogues, au-delà de son rythme envoûtant, parfois quasi immobile comme l'art arabe, au-delà des images superbes qui traduisent l'intimité du palais et du jeu naturel des comédiens — l'interprète de la mère surtout, Ahmel Hedhili, présence de force, de beauté, de sensualité et de révolte contenue —, intéresse par son message sous-tendu à l'émancipation de la femme musulmane que *Les Silences du palais* invite à se lever debout en arrachant tous ses voiles.



Alia (jeune) interprétée par Hend Sabri.

SOURCE CINÉMA LIBRE

Un film de John Kozak

# HELLBENT

DÈS LE 26 AVRIL

13 ANS ET DÉJÀ MEURTRIERS...

16 ANS +

un film de MARION HÄNSEL

# Li

Between The Devil and The Deep Blue Sea

VERSION FRANÇAISE

PARISIEN 866-3856

480 Ste-Catherine O.

SÉLECTION OFFICIELLE CANNES '95

# La Triade de Shanghai

un film de Zhang Yimou

PARISIEN 866-3856

480 Ste-Catherine O.

JACQUES DUTRONC ERWAN BAYNAUD

Du même réalisateur que L'ENFANT LION

# LE MAÎTRE DES ELEPHANTS

UN FILM DE PATRICK GRANDPERRET

PARISIEN 866-3856

VERSAILLES 353-7880

CENTRE LAVAL 688-7776

STE-ADELE 229-7655

MAINTENANT À L'AFFICHE!

GERARD DEPARDIEU

NATHALIE BAYE

DIDIER BOURDON

# LA MACHINE

UN FILM DE FRANÇOIS DUPEYRON

PARISIEN 866-3856

ANGRIGNON 366-2453

VERSAILLES 353-7880

CENTRE LAVAL 688-7776

FAMOUS PLAYERS 8 672-2229

## LE FILM FRANÇAIS NUMÉRO 1

JEAN ROCHEFORT JEAN-PIERRE MARIELLE PHILIPPE NOIRET

avec CATHERINE JACOB et la participation de MICHEL BLANC

# LES GRANDS DUCS

la comédie grand public de PATRICÉ LÉCONTE

"UN DÉLIRE QUI RAPPELLE LES MARX BROTHERS!"

Odile Tremblay, LE DEVOIR

COMPLEXE 289-3141

LAVAL (Galerias) 686-9333

BOUCHERVILLE 449-6404

SHERBROOKE 566-8782

TROIS-RIVIÈRES 375-3277

## Soporifique Cendrillon

MRS. WINTERBOURNE  
Réal.: Richard Benjamin. Scénario: Phoebe Sutton et Lisa-Maria Radano d'après le roman de Cornell Woolrich, *I Married a Dead Man*. Avec Shirley MacLaine, Ricki Lake, Brendan Fraser, Miguel Sandoval, Cathryn de Prume. Images: Alex Nepomniashchy. Musique: Patrick Doyle.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Le mythe de Cendrillon a la vie dure. Rêve éternel de jeunes filles qui aspirent à gagner un royaume après avoir conquis le cœur du prince, et à le gagner sans effort, par leur beauté, leurs mérites, comme si l'amour devait être la clé ouvrant le coffre de la richesse et de la reconnaissance sociale.

Ce mythe n'en finit plus d'inspirer la littérature et le cinéma. Adapté du roman de Cornell Woolrich, *I Married a Dead Man*, *Mrs. Winterbourne* survient à la suite d'une longue lignée, sans convaincre et sans renouveler le thème d'un iota, en l'abêtissant même.

Amas de facilités qui ne se pique guère de sembler crédible, enfilade de formules cinématographiques éculées, le film racontera l'ascension de la jeune Connie (Ricki Lake), sans-abri pathétique qui de-

vient enceinte des œuvres d'un triste sire et, à la suite de rejets successifs, prend dans sa confusion le train en croyant monter dans un métro. Elle est recueillie à bord par un jeune et riche couple, les Winterbourne, qui arrivent de Hong-Kong. Après le déraillement du train, la voici identifiée comme étant Mrs. Winterbourne, mère du bébé qui vient de naître. Invitée par la riche belle-famille qui n'avait jamais vu sa bru, sous couvert de sa fausse identité, la voici introduite dans la gentri bostonnaise, avec une charmante belle-maman (Shirley MacLaine) et un beau-frère fort séduisant (Brendan Fraser) mais qui ne croit guère à son histoire.

Mieux vaut-il mentir et nager dans le bonheur, ou avouer et retourner à la rue et à la pluie? Dilemme vite résolu, puisque l'usurpatrice fera son nid dans cette serre chaude. On s'en doute, le faux beau-frère deviendra un vrai mari, l'amour faisant fondre la morgue du bel arrogant et triomphant de tous les obstacles, même s'il y a une meurtre en la demeure.

Tout cela est bel et bon, mais l'histoire apparaît truffée d'invasibles blancs psychologiques qui irritent au plus haut point. Les rapports du bel héritier et de la fausse veuve

n'ont à vrai dire aucun sens. À l'instant où il découvre son secret, après avoir conspué ses mauvaises manières et douté de sa bonne foi, lui qui crachait sur cette jeune femme «qui n'est pas de notre monde», s'en éprend sans crier gare et sans que rien ne justifie ce revirement abrupt. La fin sombrera carément dans le burlesque, en faisant basculer les niveaux de comique.

Ce film à formules qui collectionne tous les clichés ne se préoccupe guère de direction d'acteurs. Ricki Lake a un minimum d'expressions à son répertoire et rien de particulièrement attachant à offrir pour habiller son personnage en justifiant le fait qu'elle tient ces nantis sous le charme. Shirley MacLaine se montre plus forte en belle-mère chaleureuse, qui fume et boit en cachette, mais les dialogues simplistes ne lui permettent guère de faire d'étincelles. Quant à Brendan Fraser, il est franchement médiocre.

Cette comédie facile n'émerge pas d'autres comédies faciles. Elle fera sans doute le bonheur d'un public qui goûte les films à formules rassurantes et sans originalité. Elle tiendra quelques semaines en salle, sera remplacée par une autre, et ne laissera pas grand souvenir à personne.



PHOTO BRUCE MACAULAY

Grace Winterbourne (Shirley MacLaine) donnant des conseils à sa belle-fille (Ricki Lake), dans *Mrs. Winterbourne*.

LES ARTS

À L'ÉCRAN

LES MUSTS

★★★★: chef-d'œuvre  
 ★★★★★: très bon  
 ★★★: bon  
 ★★: quelconque  
 ★: très faible  
 ☹️: pur cauchemar

UNDERGROUND

★★★★ 1/2

Cette fresque de quarante ans d'histoire yougoslave et culminant sur la tragédie bosniaque est orchestrée magistralement par le cinéaste du *Temps des gitans*, Emir Kusturica signe ici son grand œuvre, un film hautement baroque et allégorique où un tyran enferme des gens dans un souterrain pendant qu'il fait la noce au-dessus et se rit de leurs souffrances. Des longueurs, mais un souffle puissant, des scènes d'anthologie et disons-le du génie, porté par une œuvre magistrale, habitée, un raz de marée d'images et de symboles. Le cinéaste yougoslave affirme qu'il signe avec *Underground* son dernier film. En version originale sous-titrée au Faubourg. En français au Berri. **Odile Tremblay**

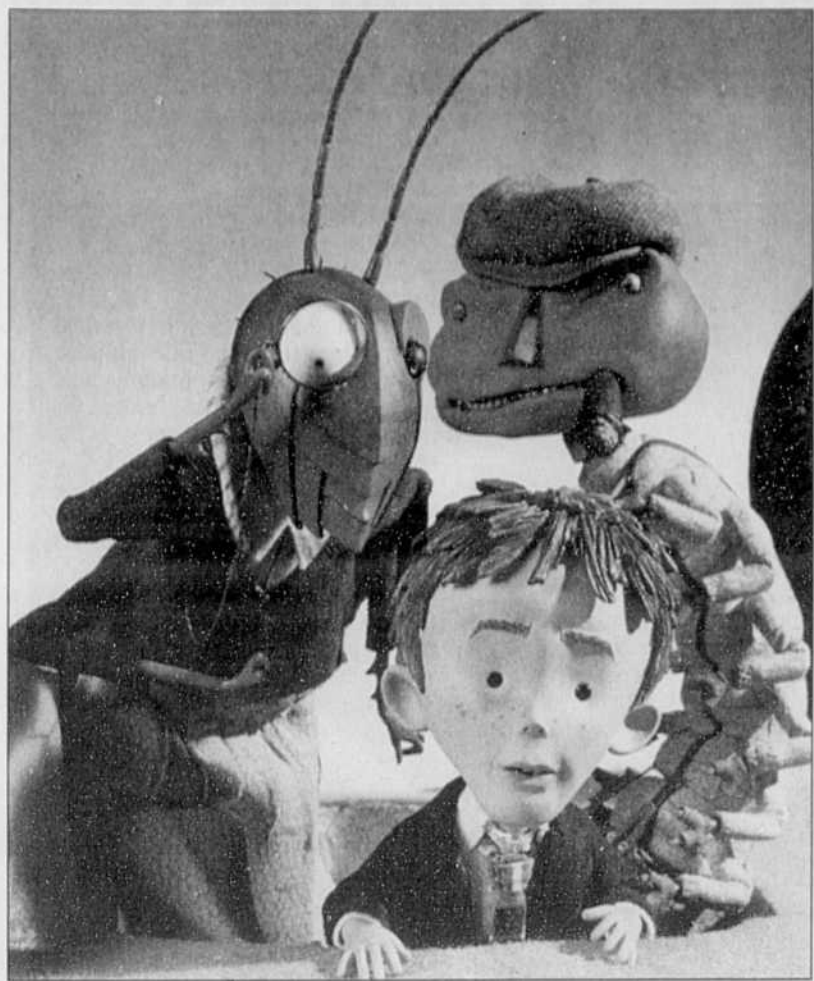


PHOTO BO HENRY

Un jeune garçon esseulé se fait des amis inusités et vit des aventures incroyables dans *James and the Giant Peach*.

pour transformer l'Albion en champs de bataille ensanglantés. Loncraine et Ian McKellen, co-scénariste et interprète (magistral) du rôle-titre, ont capté le caractère emblématique et universel du personnage, faisant de lui une synthèse des expressions du fascisme dans l'Europe du XXe siècle. Tourné, non sans ironie, comme ces drames de guerre anti-nazis que produisait Hollywood dans les années 40, *Richard III* est un film personnel, d'une richesse exceptionnelle. Au Centre-ville et au Berri. **Martin Bitodeau**

LEAVING LAS VEGAS

★★★★

Mike Figgis livre un lancinant blues éthylique dans ce film impressionniste racontant la dérive quasi initiatique d'un homme ayant tout perdu et qui se noie dans l'alcool à Las Vegas. Magistralement interprétée par Nicolas Cage, sur une musique envoûtante de Figgis lui-même, cette œuvre à petit budget, sensible, humaine, aux résonances bukowskiennes, résonne comme un moment libre de cinéma. Au Loews et au Carrefour Angrignon. **O. T.**

kiennes, résonne comme un moment libre de cinéma. Au Loews et au Carrefour Angrignon. **O. T.**

JAMES AND THE GIANT PEACH

★★★★

Henry Selick qui nous avait donné la remarquable animation *A Nightmare before Christmas* remet ça avec d'adorables marionnettes animées par ordinateur dans cette production Disney. Mêlant les acteurs de chair à ces marionnettes, le film adapte ici un roman de l'écrivain anglais Roald Dahl. Poésie, délire visuel, place à un monde où les insectes et les petits garçons s'évadent d'un univers d'insecticides à bord d'une pêche géante. Il a du *Alice au pays des merveilles* là dessous, sur des images féériques, fraîches, originales et un rythme trépidant. L'animation se renouvelle bien plus et bien mieux que la fiction américaine. Ce film superbe qui invite au rêve en fait la preuve. Au Centre Eaton et Laval. **O. T.**

RICHARD III

★★★★

De Richard Loncraine. Adaptation shakespearienne libérée de toute contrainte spatio-temporelle, cette œuvre baroque, cinquante, souvent désopilante, est avant tout un bel objet, un film narcissique, à l'image du personnage de Richard III, ce roi charismatique et terrifiant qui a ravi à ses frères le trône de l'Angleterre

RÉPERTOIRE

J'ÉTAIS HAMLET

(1993)

Il s'agit du portrait du dramaturge allemand Heiner Müller par le vidéaste français Dominik Barbier. Un portrait qui superpose l'homme et l'œuvre pour en démontrer la grande adéquation. Document de plasticien qui s'adresse spécifiquement à un public familier avec l'œuvre de l'auteur de *Hamlet-Machine* et *Quartet*, *J'étais Hamlet* est conçu de fragments réunissant en un puzzle métaphysique des témoignages, des textes et des extraits de son répertoire dramaturgique. Beau et complexe. Au Parallèle. **M. B.**

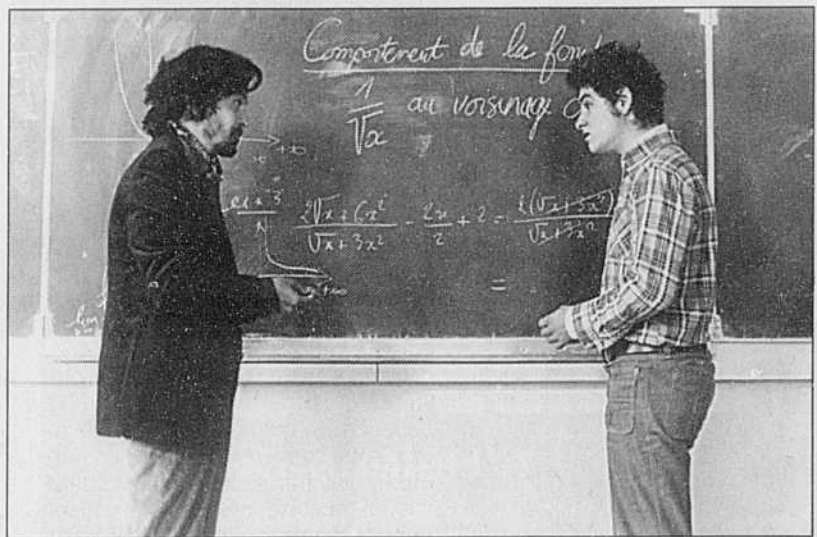


PHOTO ARCHIVES

*Le Péril jeune*, un film de Cédric Klapisch.

FAIT DIVERS

(1983)

Dans le cadre d'une rétrospective consacrée au cinéaste photographe Raymond Depardon — et parallèlement à celle qui consacre l'établissement à l'œuvre de Michelangelo Antonioni —, le Conservatoire d'art cinématographique présente *Fait divers* (demain à 19h), un documentaire que le réalisateur de *La Captive du désert* a consacré au commissariat du Ve arrondissement de Paris, aux allées et venues des gendarmes, à l'effervescence de ses locaux. Montré dans toute sa quotidienneté, le lieu nous entraîne aux premières loges d'un spectacle de misère urbaine, de mal de vivre, devant lequel Depardon, qui entretient un rapport au social et à l'art qui est unique, ne demeure pas indifférent. **M. B.**

LE PÉRIL JEUNE

(1994)

Le Parallèle présente aussi, jusqu'à jeudi inclusivement, *Le Péril jeune*, un sympathique long métrage du français Cédric Klapisch qui raconte l'amitié et la complicité, dans le bien comme

dans le mal, de jeunes étudiants contestataires dans les années 70. Le regard de Klapisch est nouveau et dynamique; son film est rempli de trouvailles, sur le plan du scénario (avec retours dans le temps) comme sur celui de la forme. Sa peinture ne manque pas de réalisme, sans toutefois faire obstacle à l'humour savoureux qui caractérise l'ensemble. Deux heures de pur plaisir. **M. B.**

PAR-DELÀ LES NUAGES

Le Conservatoire présente ce mardi (19h), avant même sa sortie en salles commerciales vendredi prochain, le dernier film de Michelangelo Antonioni, réalisé conjointement avec Wim Wenders. Film conçu de quatre sketches sur les amours impossibles, liés par une réflexion personnelle de l'auteur de *La Notte* sur le cinéma. Le seul extrait présenté en avant-goût aux cinéphiles du FFM l'été dernier avait soulevé un certain scepticisme. Quant à l'œuvre du Wenders des dernières années, elle laisse également perplexes. *Par-delà les nuages* ne peut donc qu'être une surprise, bonne ou mauvaise. On en reparle la semaine prochaine. **M. B.**

LES SILENCES DU PALAIS

★★★ 1/2

Voir critique en page B 4.

A MIDWINTER'S TALE

★★★ 1/2

Kenneth Branagh, acteur et cinéaste shakespearien avant tout, revient à ses premières amours et à une facture artisanale. Il s'était cassé les dents l'an dernier sur *Frankenstein*. Cette fois, dans la modestie et la bonne humeur, il signe une comédie très spirituelle sur une église en ruines. Regardé en biais sur la société, sur la condition des comédiens, et profils rigolos d'excentriques; un film frais, sympathique, drôle, sur un humour anglais grinçant. Au Centre Eaton. **O. T.**

BETWEEN THE DEVIL AND THE DEEP BLUE SEA

★★★ 1/2

Un film subtil, en équilibre sur un fil très ténu. Réalisé par la Belge Marion Hänsel d'après une nouvelle du Grec Kavvanis, il dit la rencontre sur un cargo craquant amarré au port de Hong-Kong d'un marin opiomane (Stephen Rea) et d'une petite Chinoise de 11 ans qui sert à bord (Ling Chu). Il est égaré et désespéré, elle porte en elle toute la sagesse millénaire de la vieille Chine. Le film tissé de silences, de petites touches, sur une ligne narrative très floue, en est un sur le contact humain et la rédemption par la générosité d'un enfant. Cette œuvre épurée, habitée, impressionniste rejoindra surtout les sensibilités féminines. En version française au Parisien. **O. T.**

FARGO

★★★ 1/2

Le dernier-né des frères Coen fait un retour à la première manière, simple, percute, épurée de *Blood Simple*, loin des effets spectaculaires de leurs dernières productions. *Fargo* est un film féroce et désopilant, racontant l'enlèvement d'une femme orchestré par son mari pour toucher la rançon du beau-père. Étude de mœurs implacable des Américains kitsch de Minneapolis (la ville natale des Coen), profils croustillants, l'humour s'y marie à l'horreur dans un suspense ficelé au poil. Un grand cru. Au Faubourg. **O. T.**

ANTONIA'S LINE

★★★ 1/2

Une merveilleuse chronique de village racontée et filmée par la Hollandaise Marleen Gorris. Le film, qui vient d'obtenir l'Oscar du meilleur film étranger à Hollywood, suit trois générations de femmes des années 40 à la fin des années 80, dans un coin rural des Pays-Bas. Ces dames sont résolument non conventionnelles. Elles n'en font qu'à leur tête, aiment qui bon leur semble et recueillent toutes les âmes perdues du lieu, simple d'esprit, philosophe misanthrope, etc. Ce qui donne l'occasion d'une merveilleuse galerie de portraits. Drôle, un brin subversif, d'un féminisme tissé d'humour et de générosité. Au Loews. **O. T.**

FLIRTING WITH DISASTER

★★★ 1/2

David O. Russel, un jeune cinéaste américain qui vient des ligues indépendantes, signe une comédie vraiment drôle, *road movie* sur les malheurs et les quiproquos entourant une histoire de retrouvailles. Voici les mésaventures d'un jeune marié qui, avec épouse, bébé et travailleuse sociale, traverse l'Amérique en quête de ses parents naturels. Le film, tourné avec nervosité et humour, brosse des portraits désopilants d'Américains typés et loufoques, pendant que le rêve du parent idéal en prend pour son rhume. Au Faubourg et au Cinéma Cavendish. **O. T.**



PHOTO MICHAEL GIBSON

Maurice Dean Wint (Curtis) dans *Curtis's Charm*, le premier long métrage du Montréalais John L'Écuyer.

THE BIRDCAGE

★★★ 1/2

Cette version hollywoodienne de *La Cage aux folles* supporte bien la comparaison avec l'excellente comédie d'Edouard Molinaro, à laquelle elle est demeurée fidèle, tout en épousant un contexte américain crédible. Le film de Mike Nichols a transposé sur South Beach la célèbre boîte de nuit tenue par Armand (Robin Williams) et Albert (Nathan Lane), vedette travestie de l'établissement. Malgré quelques confusions dans le procès qu'il fait des politiciens de droite, *The Birdcage* garantit des rires à profusion. Au Centre Eaton (v. o.) et au Parisien (v. f.). **M. B.**

LE MAÎTRE DES ÉLÉPHANTS

★★★

De Patrick Grandperret. Ce film tantôt grave, tantôt léger, parle des rapports difficiles entre un homme et un fils, sur fond d'Afrique Noire où le premier travaille comme gardien de réserve et où le second est venu l'y retrouver après le décès de sa mère. Une intrigue écolopolitique s'immisce dans cette étude psychologique, pour enfin l'occulter complètement. Les images superbes, la musique envoûtante, l'interprétation de Jacques Dutronc et Erwan Baynaud effacent en majeure partie ces quelques bavures. Aux Parisien, Versailles et au Carrefour Laval. **M. B.**

CURTIS'S CHARM

★★★

Premier long métrage du Montréalais d'origine John L'Écuyer, *Curtis's Charm*, inspiré d'une nouvelle de Jim Carroll (*The Basketball Diaries*), est un film axé sur les dialogues que s'échangent Curtis, héroïnomane paranoïaque, et Jim, récemment désintoxiqué. Dérive surréaliste dans un *no man's land* urbain, mise en contact de deux univers parallèles, *Curtis's Charm* est un film ambitieux et à la forme très soignée. Un peu schématiques, les personnages sont toutefois sauvés par d'excellents interprètes. Au Cinéma du Parc. **M. B.**

SUSAN SARANDON SEAN PENN  
 UN FILM DE TIM ROBBINS  
**GAGNANT DE L'OSCAR**  
 MEILLEURE ACTRICE - SUSAN SARANDON  
**LA DERNIÈRE MARCHÉ**  
 version française de DEAD MAN WALKING  
 BERRI 788-2115  
 LANGELIER 255-5551  
 LASALLE (Place) 849-FILM  
 LAVAL (Galerie) 696-9353  
 BROSSARD 495-9999  
 TERREBONNE 471-6644  
 STE-TERESE 978-4444  
 BRUCHERVILLE 448-6484  
 SHERBROOKE 566-4742  
 JOLIETTE 752-0366  
 DRUMMONDVILLE 474-6926  
 aussi en version originale anglaise aux cinémas EGYPTIEN, LACORDAIRE, MAIL CAVENTISH, CARREFOUR LAVAL, FAMAUX PLAYERS 8-POINTE-CLAIRE

K-FILMS AMÉRIQUE en collaboration avec LES 30 JOURS DU FILM EUROPÉEN présente  
**Le comment et le pourquoi**  
 (el perqué de tot plegat)  
 Un film de Ventura Pons  
 v.o. catalane avec sous-titres français  
 Contes philosophiques et érotiques  
 «Un film intelligent, savoureux et drôle.»  
 Eric Fourlanby, VOIR  
 DAUPHIN 721-6060  
 2396 Beaulieu est.

K-FILMS AMÉRIQUE en collaboration avec LES 30 JOURS DU FILM EUROPÉEN présente  
**Ascenseur pour l'échafaud**  
 un film de LOUIS MALLE  
 avec JEANNE MOREAU  
 musique de MILES DAVIS  
 NOUVELLE COPIE RESTAURÉE  
 Le chef-d'œuvre de Louis Malle  
 DAUPHIN 721-6060  
 2396 Beaulieu est.

« Un des dix meilleurs films de l'année. »  
 Time Magazine  
**LES SILENCES DU PALAIS**  
 UN FILM DE MOUÏDÀ TLATLI  
 Présenté par: Hongrôl Média avec la participation d'images de monde arabe, Air Libre et Cinema Libre  
 COMPLEXE 788-3141  
 DES JARDINS 849-FILM  
 CENTRE-VILLE 849-FILM  
 v.o. avec sous-titres français v.f. avec sous-titres anglais

LA FEMME SELON ANTONIONI

« Les actrices qu'Antonioni déshabille l'une après l'autre sont si magnifiquement mises à nu qu'on n'a jamais le sentiment voyeur de les découvrir à poil... »

LIBÉRATION  
**PAR-DELÀ LES NUAGES**  
 UN FILM DE MICHELANGELO ANTONIONI  
 À I'AFFICHE DÈS LE 26 AVRIL  
 ALLIANCE



LES ARTS

THÉÂTRE

# Le théâtre québécois séduit les Français

Longtemps après Les Belles-Sœurs, il est tranquillement en train de se tailler une place en France. À quand la réciproque?

CHRISTIAN RIOUX  
CORRESPONDANT  
DU DEVOIR À PARIS

Est-ce un concours de circonstances ou le signe avant-coureur d'une vague de fond? Avec l'arrivée des giboulées d'avril, une pluie de pièces québécoises s'est abattue sur Paris. Marie Laberge jetait son dévolu sur le Théâtre international de langue française avec *Le Faucon*; Jean-François Caron triomphait au Théâtre Ouvert de Pigalle avec *Aux hommes de bonne volonté*; et quant à Robert Lepage, il attirait ses fans dans la proche banlieue de Créteil. Quelques jours plus tard, *Marina, le rose aux joues* de Michèle Magny et *Oublier* de Marie Laberge (encore!) prenaient l'affiche en province. Les grincheux diront évidemment qu'on ne joue toujours pas Michel Tremblay à Chaillot. Les autres ne pourront s'empêcher de constater qu'on a rarement présenté autant de théâtre québécois en France.

Si le cinéma des Falardeau, Binamé, Lauzon se cherche toujours un public en France, le théâtre des Laberge, Caron et Danis est peut-être sur le point de trouver le sien. «On est à l'aube de quelque chose de nouveau», dit Lucien Attoun, direc-

teur du Théâtre Ouvert. De jeunes auteurs québécois sont en train de s'imposer par leur seule maîtrise de la langue, indépendamment du fait qu'ils sont Québécois ou de tout caractère folklorique.

Lucien Attoun en veut pour preuve le prix de la meilleure création française remporté l'an dernier par *Celle-là* de Daniel Danis, montée par l'un des meilleurs jeunes metteurs en scène français, Alain Frangon. Plus récemment, un jury de non professionnels désignait à la surprise générale Dominick Parenteau-Lebeuf, une Québécoise de 22 ans inconnue jusqu'alors, dont la pièce, *Poème pour une nuit d'anniversaire*, sera lue sur France Culture et créée en juin par Olivier Foubert à Marly-le-roi.

Certes, à l'exception d'un Robert Lepage, le théâtre québécois a rarement accès aux grandes scènes. Mais le plus encourageant, dit Marie-Agnès Sevestre, directrice du théâtre du Campagnol, c'est que les textes québécois circulent chez les metteurs en scène qui, il n'y a pas si longtemps, attrapaient des boutons dès qu'ils entendaient le moindre «sacre».

«Le théâtre québécois, c'était des histoires de familles et de péchés... écrites par-dessus le marché en joual! Aujourd'hui, on ne peut

plus méconnaître l'existence de cette écriture originale.»

«L'époque où on se regardait en chiens de faïence est terminée, confirme le critique de la revue *Politis* Gilles Costaz. Vos jeunes auteurs ne sont pas loin d'obtenir le succès qui a toujours échappé à quelqu'un comme Michel Tremblay. Je pense que les Français sont terriblement à la recherche d'auteurs. Ils sont aussi surpris par vos mises en scène et votre utilisation de la technologie.»

Très proche et très loin

Vieux routier du théâtre québécois, Gabriel Garrahan ne serait pas surpris «que l'on voie un jour se déclencher un phénomène autour d'un auteur et que le théâtre québécois puisse enfin se retrouver sur les grandes scènes». Garrahan a monté des dramaturges aussi différents que Michel Garneau, Normand Charette, Abila Farhoud et Marie Laberge — dont *L'Homme gris* a été joué en France 246 fois en dix ans. «Moins conceptuel que le théâtre français, dit-il, le théâtre québécois a la capacité d'aller de la violence extrême à l'émotion la plus intime.»

Ce succès encore fragile doit probablement beaucoup à une poignée de passionnés comme Gabriel Garrahan et Marie-Agnès Sevestre. Cette amoureuxse de la scène n'a pourtant mis les pieds pour la première fois au Québec qu'en 1989. Elle traînait dans ses bagages une pleine valise de manuscrits français et est repartie les bras chargés de textes québécois. Sans faire de bruit, les mots ont circulé et provoqué des rencontres. C'est ainsi que le metteur en scène François Rancillac a découvert Jean-François Caron avec qui il a monté *Saganash*, une coproduction franco-québécoise. Marie-Agnès Sevestre invitera bientôt deux auteurs québécois à animer des ateliers de création avec des jeunes d'un arrondissement parisien. Elle cherche aussi à jumeler un théâtre québécois avec le petit théâtre de quartier des Athévains, à Paris.

«Vous avez une langue, un rapport au théâtre et une vision de l'Amérique qui obligent à s'engager, dit-elle. Et nous avons terriblement besoin de cela en France. [...] Le problème du théâtre québécois ici, dit-elle, c'est celui de la proximité et de l'étrangeté. Par sa langue et son contenu, il est à la fois très proche et très loin des Français.»



Isabelle Miquelon et Marc Legault, dans *Celle-là*, de Jean-François Caron.

D'où l'éternel problème de l'adaptation. Si certains, comme Gabriel Garrahan, estiment nécessaire «d'aménager» les textes pour le public français, d'autres y sont opposés. «La langue québécoise n'est plus un obstacle une fois que le travail sur le texte a été fait par les comédiens, dit le producteur délégué Jérôme Deschamps. Elle est tellement imagée qu'il est difficile de ne pas la comprendre. *A priori*, il ne faut pas adapter, il faut conserver à la langue toute sa musicalité.»

Marie-Agnès Sevestre est convaincue que «plus un texte est québécois, plus il est universel. Les textes qui nous touchent le moins sont justement ceux qui essaient délibérément de ne pas faire québécois.»

En fait, le théâtre québécois circule suffisamment en France depuis quelques années pour que les professionnels en viennent à se demander pourquoi le théâtre français ne reçoit pas le même traitement au Québec.

«Le théâtre québécois a fait boue de neige. Ça a enfin décollé. Mais on voudrait maintenant plus de récipro-

city», dit Monique Blin, directrice du Festival de théâtre francophone de Limoges — qui a fait venir Robert Lepage pour la première fois en France en 1986. Spécialistes de l'exportation culturelle, les Québécois n'ont en effet rien prévu pour permettre à des troupes ou des auteurs français de se faire valoir au Québec. Une situation qui commence à frustrer de plus en plus de professionnels.

Sans compter que les rares expériences de coproduction ont provoqué quelques frictions. Les metteurs en scène français n'apprécient pas toujours que les comédiens québécois courent les cachets à la télévision entre deux répétitions. Pas plus qu'ils ne supportent les exigences des syndicats artistiques québécois.

«Un jour, il deviendra difficile de défendre le théâtre québécois en France si le Québec ne s'ouvre pas aux autres théâtres de la francophonie, dit Monique Blin. [...] Le Québec est un peu fermé sur son ego. Il faudrait qu'il regarde plus ce qui se fait ailleurs et s'ouvre aux problèmes du monde.»



Jean-François Caron en compagnie du metteur en scène français François Rancillac.

CARBONE 14 présente

à Les Amers mortes dès mardi!

«(Gilles Maheu) réussit parfaitement ce long poème symphonique... C'est son spectacle le plus mature.»  
R. Lévesque, *C. Charette en direct, SRC*

«Une expérience visuelle et sonore inoubliable du début à la fin.»  
H. J. Kirchoff, *The Globe and Mail*

une nouvelle création de Gilles Maheu  
du 23 avril au 11 mai à l'USINE

Usine C 521-4493 Admission 790-1245 Info-Gruppe 521-4198

Une création québécoise présentée par La Veillée

# Zanzibar

d'Hélène Boivin  
Mise en scène Robert Reid  
avec France Rolland et Roxanne Boulianne  
Concepteurs: Normand Hamel, Charlotte Rouleau, Philippe Laliberté, Mateusz Strycki

1er au 12 mai 1996  
Mardi au samedi 20h, dimanche 16h.  
Billets entre 17\$ et 20\$ taxes incluses.  
Prix étudiants 14\$, prix de groupes 13\$

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE  
1371, rue Ontario est  
Réservations: 526-6582  
Admission: 790-1245

SUR SCÈNE

JE SUIS UN HOMME MORT

Cette création d'Yvan Bienvenue pêche par excès de tension dramatique. De plus, l'inexpérience du metteur en scène du Théâtre Ma Poule n'aide pas la cause de ce texte assez invraisemblable dans l'ensemble. Jugez-en par vous-même: un poète verbo-moteur menace de se faire exploser parce que sa blonde l'a trompé avec sa mère. Pour une semaine encore à la salle Fred Barry.

ARLEQUIN SERVITEUR DE DEUX MAÎTRES

Ce Arlequin façon Denoncourt est la première production des Enfants de Bacchus, des anciens de l'option-théâtre Lionel-Groulx. Mené tambour battant par une troupe endiablée, ce Goldonni démonte quelques-uns des rouages de la *commedia dell'arte*, il bénéficie au surplus d'un Arlequin surprenant en la personne de Robin Aubert. A découvrir au théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 2 mai.

BAROUF À CHIOGGIA

Le Rideau Vert y va de sa plus grosse production de la saison pour ce Goldonni plus réaliste. On y fait bon usage de plusieurs natures comiques qui n'ont pas besoin de se démenager beaucoup pour s'imposer comme Rémy Girard, Pierrette Robitaille, Sophie Clément ou Guylaine Tremblay. Mais c'est Markita Boies qui remporte la palme avec une Lucietta pas piquée des hannetons. Ce spectacle conventionnel mais bien descendu tient l'affiche jusqu'au 4 mai.

THÉRÈSE, TOM ET SIMON

Cette première mouture «d'une œuvre distribuée mais non encore complètement écrite» du Nouveau Théâtre Expérimental se déroule dans un immeuble d'un quartier populaire de Montréal. Personne n'y parle de soi. Mais, par contre, on y raconte des faits divers atroces. Ponctué d'un humour quelque peu tordu, le tout se termine sur une note sanglante. Pour l'instant se profile une sorte d'*Affreux, sale et méchant* à la Gravel. Or, le meilleur est peut-être encore à venir. Si vous voulez vous préparer à la totale qui aura lieu en avril 1997, il vous reste jusqu'au 4 mai pour vous rendre à l'Espace Libre.

VARIATIONS SUR UN TEMPS

Pierre Bernard met en scène sa première comédie au Quat'sous. A son habitude, il nous fait découvrir un auteur: un Américain, spécialiste de la courte pièce, David Ives. Mais comme un bonheur n'arrive jamais seul, Elise Guilbault et Luc Picard y montrent aussi des dons comiques étonnants. D'ailleurs, tout est bien dans ce spectacle qui divertit sans lourdeur. Signalons tout de même le beau décor à la Magritte que signe Claude Goyette. A l'affiche jusqu'au 11 mai.  
Hervé Guay

I MUSICI de Montréal

YULI TUROVSKY

vu par LES ARTS du Maurier Ltée

présente les Concerts Matinée et Heure de pointe

# OGILVY

Billets: 13 \$ et 11 \$ (taxes incluses)  
En vente à la Salle Tudor une heure avant le concert ou aux bureaux d'I MUSICI: 982-6037

PROCONCERT CONCERT

Le jeudi 25 avril, 11 h et 17 h 45

Antonio Vivaldi

NORTEL  
Commanditaire principal  
Saison 1995 - 1996

LE FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES PRÉSENTE

THÉÂTRES DU MONDE

FTA

The WASTE Land  
DE T.S. ELIOT  
MISE EN SCÈNE DE DEBORAH WARNER  
FITZROY PRODUCTIONS (GRANDE-BRETAGNE)  
24 AU 26 AVRIL À 20H  
27 AVRIL À 19H ET 21H  
THÉÂTRE RIALTO

Le TarTUFFE  
DE MOLIÈRE  
MISE EN SCÈNE DE BENNO BESSON  
THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE (SUISSE)  
15 AU 18 MAI À 20H  
NCT - SALLE DENISE-PELLETIER

Oh les beaux JOURS  
DE SAMUEL BECKETT  
MISE EN SCÈNE DE PETER BROOK  
THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE (SUISSE)  
23 AU 26 MAI À 20H  
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

COMPLÉT 24, 25, 26 avril et 27 avril à 19h

COMPLÉT 24, 25 mai

BILLETTERIE: 790-1245  
1-800-361-4595  
NCT la nouvelle compagnie théâtrale  
4353, Ste-Catherine Est  
253-8974

La Presse RENSEIGNEMENTS 842-0704

ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Trois aspects de la passion

FRANÇOIS TOUSIGNANT

SCHUMANN - PIANO QUINTET

Robert Schumann: Quintette pour piano et cordes en mi bémol majeur, op. 44; Quatuor pour piano et cordes op. 47. Quatuor Emerson (Eugene Drucker et Philip Setzer, violons; Lawrence Dutton, alto; David Finckel, violoncelle) et Menahem Pressler, piano. DGG 445 848-2

La Passion! Y a-t-il quelque chose de plus beau et de plus noble? Quand on s'attaque à Schumann on est obligé de répondre non. Alors, si vous aimez la musique qui emporte et transporte, cet enregistrement du quintette et du quatuor avec piano de Schumann va vous ravir. Si vous ne les connaissez pas, pas de meilleure porte d'entrée dans cet univers de musique de chambre si spécial de Schumann. Il s'agit, en fait, de ses deux seules réussites absolues dans ce genre intimiste si exigeant, dont la popularité ne s'est jamais démentie sans toutefois qu'on trouve des versions toujours satisfaisantes.

Menahem Pressler joue encore comme s'il avait 20 ans, probablement fouetté par la fougue du quatuor Emerson. Il trouve ici chaussure à son pied. La communion est encore plus irrésistible que dans le (vieux) enregistrement réalisé avec ses complices du trio Beaux-Arts dans les années 70. Peut-être cela tient-il au fait que le pianiste est sensible à la jeunesse pour faire sortir sa verve et ses capacités de convictions irrésistibles.

Le Emerson est irrésistible. Même dans les moments les plus techniquement périlleux, il semble s'amuser de cette musique pour mieux en rendre l'âme. Ah! ce bel *Andante cantabile* du quatuor op. 47, ou le *Scherzo* du quintette! On croit tenir entre ses oreilles tout ce que la musique de Schumann a de vivant et sain, «d'énergisant», pour paraphraser mes fils.

Il faudrait parler du sens de la direction des phrases, des oscillations rythmiques, de la conscience du déroulement harmonique, du poids formel des divers moments, bref, faire une analyse en profondeur de la partition telle que lue par ces interprètes, sorte de glose savante qui tenterait d'expliquer l'émotion ressentie à l'écoute de ce disque. Propos tout à fait inutile devant la force de conviction de cet enregistrement. Alors faites-vous plaisir, n'hésitez pas.

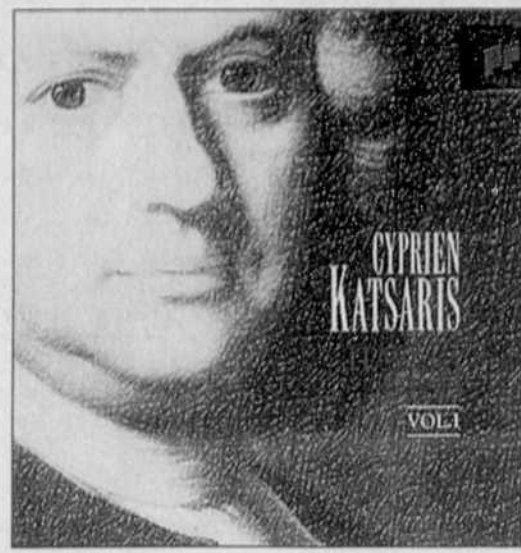
CYPRIEN KATSARIS - ITALY IN BACH, VOL. 1

Jean Sébastien Bach: Concerto dans le style italien en fa majeur, BWV 971; Toccate en sol majeur, BWV 916; Arrangements pour clavier de concertos de Vivaldi: en ré majeur, BWV 972; en sol majeur, BWV 973; en sol mineur, BWV 975; en do majeur, BWV 976; en do majeur, BWV 977; en fa majeur, BWV 978; en sol majeur, BWV 980. Cyprien Katsaris, piano. Sony Classical SK 66272

Après les transcriptions de Liszt des symphonies de Beethoven et de celle de Berlioz, Cyprien Katsaris nous fait rentrer dans l'univers des transcriptions de Bach des concertos de Vivaldi. Symptôme d'une époque ou intérêt pour un caractère un peu effacé du Géant de Leipzig?

Quoi qu'il en soit, on tient ici un enregistrement qui pourra bien figurer au palmarès de l'iconoclastie. Tout d'abord parce qu'il s'agit de concertos pour violon transcrits pour clavier et joué au piano de la manière la plus «pianisante» possible. Katsaris accentue des notes, fait sortir des contrepoints, des inflexions d'écriture, des jeux de pédale et de touché qui font passer Glenn Gould pour orthodoxe. Alors on a deux choix. Le premier est celui de rejeter en bloc, au profit d'une lecture plus conventionnelle, à la mode d'aujourd'hui. Le second est d'écouter et de se dire honnêtement qu'on entend ici une interprétation digne d'un grand musicien, d'un très grand même, qui se sert de tous les moyens à sa disposition pour nous parler et, mieux encore, faire que Bach nous parle encore, dans toute son actualité, vision de Vivaldi triplement réfléchi par l'arrangement, l'instrument et le jeu.

Entendre comment Cyprien Katsaris fait ressortir des



plans, des accords ou encore des notes, des fragments mélodiques avec une assurance un peu agressive quoique toujours compréhensible et justifiée, reste le plus beau cadeau de ce disque. On entend ce qu'on ne fait trop souvent que deviner, comme si l'esprit prenait corps. Les puristes crieraient à l'anathème; amoureux de Bach et du piano — cela n'a rien d'irréductible, malgré les sentences des «baroqueux» — se régaleront de cet amalgame alchimique si original, comme on se délecte de tous ses sens du pur plaisir de la musique.

On écoute ce disque comme étant d'abord du très beau piano. La clarté de l'articulation est aussi stupéfiante que celle de Pogorelich, la sonorité aussi pleine que celle d'Arrau — on entend même, comme chez ce regrettable maître, le bruit des ongles sur le clavier tellement il y entre avec sensualité et profondeur —, servies en cela par une prise de son si proche et présente que vous croirez être assis sur les genoux du pianiste et tout saisir ce qui se passe quand on est au clavier et qu'on joue du piano.

En «enrobage» de ces transcriptions, le Concerto dans le style italien reçoit une lecture quelque peu trop enflammée, surtout dans le finale, qui fait ici office de véritable moment de virtuosité instrumentale, et une toccate qui laisse pantois par son imagination — à la fois pianistique et dynamique: on se croirait à l'orgue par endroits —, bien qu'un peu précipitée dans son mouvement calme. C'est d'ailleurs le seul petit reproche qu'on pourrait faire au pianiste: ne pas encore savoir comment toujours prendre le temps de prendre le temps.

DOWLAND - FAREWELL UNKIND

John Dowland: Chants et danses divers. The Boston Camerata, dir. Joel Cohen. Erato 0630-12704-2

Un beau disque concept pour quiconque aime inconditionnellement la musique charnière entre la Renaissance et le Baroque ou qui adore qu'on le trouve intelligent en lui offrant un programme étudié significatif et organisé avec amour. Après une courte invocation — vous la reconnaîtrez comme souvenir d'enfance, quand vous alliez à l'église et deviez entonner «Nous chantons pour toi Seigneur...» —, on entre dans le vif du propos, tout organisé comme une histoire d'amour.

Cela commence avec la découverte de l'aimée (*In the Presence of a Queen*) moment mémorable où tout est à découvrir, puis s'enchaîne avec l'éveil de l'amour (*My Love Doth Wake*) tant psychologique que physique. On savait aimer à cette époque! Puis vient le drame, la rupture, l'abandon ou la mort? Cela reste ambigu, comme toutes les amours passionnées. Suit l'inévitable crise de larmes (*Go, Crystal Tears*). Ici la musique rivalise avec la poésie pour susciter une émotion d'amoureux dépit assez efficace. Pour terminer, la tristesse des tristesses (*Then Farewell, O Farewell*), la séparation définitive admise, que ce soit comme plus haut, dans la vie ou par la mort.

Comme toujours chez la Boston Camerata, les voix sont magnifiques et le style très vivant. Tant en chœur qu'en soliste, on nage en plein bonheur, bien que la basse manque un peu de volume. Ceci dit, ce n'est pas bien grave, car le figurisme est tellement naïvement puissant qu'on oublie ces petites «faiblesses».

Il faut aussi parler de l'orgie des instruments qui réalisent le continuo ou qui occupent les plages instrumentales. Un foisonnement d'idées et de sons qui va ravir plusieurs irréductibles et séduire ceux qui, comme moi, aiment cette musique et déplorent parfois qu'elle soit tant figée. Joel Cohen, en bon Américain, aime la vie et la chair, cela s'entend; l'érotisme et la représentation des «affects» semble le stimuler, l'aiguillonner, pour le plus grand plaisir de nos oreilles.

Un disque généreux, près de 70 minutes de musique, variée à souhait, qui par sa facture rapproche la sensibilité élisabéthaine de notre fin de siècle. Pas pour accompagner une soirée, mais idéal pour en passer une très belle.



HORAIRE FM

Semaine du 20 au 26 avril 1996

SAMEDI 20 AVRIL

- 6 h 04 LA GRANDE FUGUE  
Musique, calendrier des événements et des émissions musicales du week-end. Une émission de Gilles Dupuis.
- 10 h RAYON MUSIQUE  
L'animatrice Francine Moreau et ses invités posent un regard critique sur l'univers du disque classique. Également au programme, les découvertes et nouvelles tendances touchant le marché de la musique, et un dossier musical préparé par Catherine Perrin. Réal. Michèle Vaudry.
- 12 h L'OPÉRA DU METROPOLITAN  
*Die Walküre* de Wagner. Distr. Gabriele Schnaut, Deborah Voigt, Hanna Schwarz, Plácido Domingo, Robert Hale, John Macurdy, choeur et orchestre, dir. James Levine. Inv. aux entrées: Jean-Jacques Nattiez. Jeu-questionnaire avec Marc Bégin, Daniel Moisan et Jean-Luc Routhier. De Toronto, Marie-Andrée Michaud parle de deux opéras qui seront présentés à la Canadian Opera Company: *La Cenerentola* et *Rigoletto*. Anim. Jean Deschamps. Réal. Maureen Frawley.  
Vous pouvez venir écouter cet opéra au studio 12 de la Maison de Radio-Canada à Montréal, 1400, boul. René-Lévesque Est (entrée principale). Veuillez vous présenter dix minutes avant le début de l'émission.
- 18 h RADIOJOURNAL
- 18 h 10 LE PETIT CHEMIN  
Musique classique, chansons, jazz, folklore, poésie et extraits de pièces de théâtre. Une émission de Jean Deschamps.
- 19 h 50 PRÉSENCES  
Concert de musique contemporaine. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost.
- 21 h 30 CORRESPONDANCES  
Actualités culturelles de France, de Suisse, de Belgique et du Canada. Anim. Danielle Laurin. Réal. André Corveaux.

- 22 h JAZZ SUR LE VIF  
Concert enregistré dans le cadre du Festival Baie Jazz et Blues de Shédiac 1995: Eval Manigat. Anim. Francine Moreau. Réal.-coord. Daniel Vachon.
- 23 h LE NAVIRE « NIGHT »  
Des lieux, des sons, des musiques, des mots, des gens. Explorations, créations, diffusions, mais surtout, une volonté d'être à l'écoute, de naviguer, nuit après nuit, dans des espaces inouïs. Anim. Mario Paquet. Réal. Hélène Prévost et Mario Gauthier.
- 0 h 04 LE CLUB DE MINUIT  
Une pianiste vous convie à partager ses émotions et ses états d'âme par ses commentaires et les musiques qu'il joue pour vous. Réal. Guytiane Picard et Claire Bourque.

- DIMANCHE 21 AVRIL
- 6 h 04 LA GRANDE FUGUE
- 10 h CARTE BLANCHE  
Musiques sublimes et commentaires captivants. Une émission de Georges Nicholson.
- 11 h LES VOIX DU MONDE  
Chant choral, cantates, messes, motets. Une émission de Claire Bourque.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 LA GRANDE SCÈNE DU DIMANCHE  
En direct du studio 17 de la Maison de Radio-Canada à Montréal. Michel Vais s'entretient avec deux critiques sur l'actualité théâtrale. Réal. Line Meloche.  
Le public est invité à assister à l'émission et à participer à la discussion. Pour ce faire, confirmez votre présence auprès du Service des relations avec l'auditoire en composant le (514) 597-7787 (de 9 h à 16 h 30).

LUNDI 22 AVRIL

- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN  
À votre réveil, une voix, un rire, une musique... et c'est parti pour la journée! Météo, calendriers culturels régionaux et radiojournaux ponctuent ce rendez-vous musical quotidien. Anim. Carole Trahan. Réal. Diane Malheur.  
Le succès de la semaine du 8 au 12 avril est: *Rhapsodie hongroise n° 2* de Liszt interprétée par le pianiste Georges Cziffra. Étiquette: EMI CLASSISC - CMZ 7678882.
- 9 h QUI ÊTES-VOUS?  
Hélène Pedneault s'entretient avec Clémence DesRochers (1<sup>re</sup> de 3). Réal.-coord. André Major.
- 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE  
En direct du palais Montcalm à Québec. Entrevues sur l'actualité musicale au pays et dans le monde: disques, concerts, publications. Toute la place est faite à la musique et la parole est donnée aux musiciens. Concerts en direct le premier vendredi de chaque mois au Café-Spectacles du palais Montcalm. Réservations: (418) 694-3398. Anim. Sylvia L'Écuyer. Réal. Martine Caron.
- 11 h 30 LUNDI, C'EST DRAMATIQUE  
Participation de la Belgique au prix Paul-Gilson 1995: *Au nom du père* de Pierre Guyaut-Genon. Mise en ondes: Line Meloche.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE  
Magazine de l'actualité culturelle nationale. Chron. Michel Vais (théâtre), Jean-Claude Maréchal et Francine Laurendeau (cinéma), Gilles Daigneault (arts visuels), Hervé Guay (littérature); Andrée Martin (danse); Serge Bureau (périodiques culturels); Michel Dumais (CD-ROM). Anim. Rejane Bougé. Réal.-coord. Claude Godin.
- 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE  
Le choix musical des auditeurs. Anim. André Vigeant. Réal. Laurent Major.
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE  
Concert enregistré le 8 mars 1995 à la Place des Arts de Montréal. Orchestre symphonique de Montréal, dir. Yoel Levi: *Symphonie n° 34* K. 338 de Mozart; *Symphonie n° 5* de Mahler. Anim. Normand Séguin. Réal. Anne Dubois.
- 16 h 05 L'EMBARQUEMENT  
Chefs-d'œuvre, insolite, paroles, musiques et chansons. Anim. Myra Cree. Réal. Marie-Claude Sénéchal.
- 17 h RADIOJOURNAL
- 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite)
- 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS  
Vignettes radiophoniques consacrées aux récits d'enfants. Cette année, ces témoignages ont été recueillis en Suisse, en Belgique, en France et au Canada francophone, de Montréal à Vancouver. Une émission de Cynthia Dubois.
- 18 h LE MONDE SELON GEORGES  
Une émission de Georges Nicholson qui vous fait découvrir son univers musicaux.
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ  
Bercé par les flots. Une émission d'Élizabeth Gagnon.

- 20 h RADIO-CONCERT  
Concert enregistré le 12 janvier 1995 au Orchestra Hall de Chicago. Orchestre symphonique de Chicago, dir. Daniel Barenboim: *Trois Pièces pour orchestre* op. 6 de Berg; *Falling Angels* de Wagner; *Symphonie n° 5* de Beethoven. Anim. Michel Keable. Réal. Richard Lavallée. Réal.-coord. Christiane LeBlanc.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 04 QUI ÊTES-VOUS?  
Voir à 9 h.
- 22 h 34 XY JAZZ  
De Vancouver, André Rheaume vous propose une randonnée quotidienne au cœur du jazz. L'animateur explore les courants et présente les grands noms du jazz, de même que des musiciens moins

- 22 h 04 L'EMBARQUEMENT
- 22 h 04 QUI ÊTES-VOUS?  
Hélène Pedneault s'entretient avec Clémence DesRochers (dern. de 3).
- 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
- 11 h 30 TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI  
Extrait du recueil *The Favorite Game*, de Leonard Cohen (version française). Lect. Natalia Feuerwerker-Étienne. Réal. Léo Thériault.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
- 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE  
Concert enregistré le 13 mars 1995 à la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau de l'Université du Québec à Montréal. Quatuor Morency composé de Denise Lupien et Olga Ranzenhof, vl. Francine Lupien-Bang, alto, Christopher Best, vl. *Quatuor en ré min.* K. 421 de Mozart; *Quatuor en do min.* n° 8 de Chostakovitch; *La Belle et la Bête* de Murray Schafer.
- 16 h 05 L'EMBARQUEMENT

connus. Une place spéciale est accordée aux musiciens qui font vibrer la scène canadienne du jazz. Réal. Dominique Soufif.

0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT  
Paysages sonores variés pour les promeneurs nocturnes. Une émission de Danièle Charbonneau.

MARDI 23 AVRIL

- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
- 9 h QUI ÊTES-VOUS?  
Hélène Pedneault s'entretient avec Clémence DesRochers (2<sup>e</sup> de 3).
- 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
- 11 h 30 LA NOUVELLE DU MARDI  
*J'avais un arbre*, de Frédéric Gagnon, interprété par Sonia Perron. Réal. Robert Trudeau.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
- 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE  
Concert enregistré le 1<sup>er</sup> juin 1995 dans le cadre du Festival international de Berges. Orchestre de chambre Riga; Truls Mørk, vc.: *Concerto en la de Tartini*; *Divertimento pour cordes* de Bartok; *Symphonie n° 49 - La Passion* et *Concerto en do* de Haydn.
- 16 h 05 L'EMBARQUEMENT
- 17 h RADIOJOURNAL
- 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite)
- 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS
- 18 h LE MONDE SELON GEORGES
- 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ  
Parcours libre - Québec.

20 h RADIO-CONCERT  
Concert enregistré le 3 mars 1996 au Vancouver Playhouse dans le cadre de la série Vancouver Recital Society. Grigory Sokolov, p.: *Huit Préludes et fugues* extr. du 2<sup>e</sup> livre du « *Clavier bien tempéré* » de J.S. Bach; *Quatre Nocturnes* de Chopin; *Trois Mouvements de Pétouchka* de Stravinski. Anim. Michel Keable. Réal. Claire Bourque.

- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 04 QUI ÊTES-VOUS?  
Voir à 9 h.
- 22 h 34 XY JAZZ
- 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT

MERCREDI 24 AVRIL

- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN
- 9 h QUI ÊTES-VOUS?  
Hélène Pedneault s'entretient avec Clémence DesRochers (dern. de 3).
- 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE
- 11 h 30 TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI  
Extrait du recueil *The Favorite Game*, de Leonard Cohen (version française). Lect. Natalia Feuerwerker-Étienne. Réal. Léo Thériault.
- 12 h RADIOJOURNAL
- 12 h 10 MIDI-CULTURE
- 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE
- 14 h LES FEUX DE LA RAMPE  
Concert enregistré le 17 avril 1996 à l'Orphéum de Vancouver dans le cadre de la série Vancouver Recital Society. Maxim Vengerov, fl., Itamar Golan, p.: *Sonate en si bém.* K. 378 de Mozart; *Sonate n° 5* op. 24 de Beethoven; *Sonate n° 2* op. 93a de Prokofiev; extr. *Préludes* op. 24 de Chostakovitch. Anim. Michel Keable. Réal. Richard Lavallée.
- 22 h RADIOJOURNAL
- 22 h 04 JE VAIS ET JE VIENS ENTRE TES MOTS  
Exploration tragi-comique de l'univers érotique en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Cette année, les protagonistes Camille Flanagan et Stéphan Miran voyagent non plus chacun de son côté, mais ensemble. Véritables anthropologues de l'amour, ils étendent leur quête tant personnelle que professionnelle aux us et coutumes des autres peuples et partagent leurs découvertes avec les auditeurs. Avec Cynthia Dubois et Alexandre Hausvater. Une émission de Cynthia Dubois.
- 23 h XY JAZZ
- 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT
- VENDREDI 26 AVRIL
- 6 h 07 LES PORTES DU MATIN

ÉCOUTEZ LA DIFFÉRENCE

À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA



SRC Radio FM

DEUX SOLICITUDES

14<sup>e</sup> de 24. Toujours à Trois-Pistoles, Margaret Atwood pose des questions sur l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu à partir des traditions typiquement québécoises qui ont marqué son enfance. Présent. Francine Marchand. Réal. Doris Dumais.

TOUT POUR LA MUSIQUE

11 h À L'ÉCRAN  
L'actualité cinématographique. Anim. Francine Laurendeau et Jean-Claude Maréchal. Réal. Francine Laurendeau.

RADIOJOURNAL

MIDI-CULTURE

LA CORDE SENSIBLE

14 h LES FEUX DE LA RAMPE  
Concert enregistré le 27 mai 1994 au Théâtre Dunn d'Halifax. Patricia Creighton, fl., Gwen Hoebig, Malcolm Lowe, Mayumi Sella, vl., Douglas MacNabney, Steven Danno, alto, Fred Sherry, vl., Pierre-Laurent Aimard et David Moroz, p.: *Trio* Hob. XV/28 de Haydn; *Raising The Gaze* de Lieberov; *Variations sur Paganini* de Lutoslawski; *Quintette* op. 115 de Brahms. Réal. Brigitte Lavoie.

L'EMBARQUEMENT

RADIOJOURNAL

L'EMBARQUEMENT (suite)

NOUS IRONS AU BOIS

18 h LE MONDE SELON GEORGES

19 h CHANSONS EN LIBERTÉ  
Concert Alain Souhoun - tournée 1995 « *Des Jolies sentimentales* ».

20 h RADIO-CONCERT  
En direct du palais Montcalm de Québec. Orchestre de chambre de l'Orchestre symphonique de Québec, dir. Gilles Auger; Lawrence Cherney, lib.: *Opus - Scènes de Faust* - de Schumann; *Pulcinella* de Stravinski; *Concerto pour baubois* (création) de Boulianne; *Symphonie n° 1 - classique* de Prokofiev. Anim. Renée Hudon. Réal. Chantal Bélie.

RADIOJOURNAL

22 h 04 LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES  
La marginalité, la différence, la nuit, les poètes, les cultures vivantes. Regards sur notre société, avec Pierre Falardeau; les carnets d'un chauffeur de taxi, avec Claude Boulet; un économiste chez les humains, avec Richard Langlois; le monde des jeunes décrocheurs, avec Stéphanie Deligne; collaboration de Denise Boucher: Montréal, ville défiate. En deuxième heure: Que connaissons-nous de notre bonne vieille planète, La Terre. Après minuit: les plus beaux textes de Jacques Prévert, dir. par Michel Garnier et Stéphane Jacques (dern. de 3). Anim. Michel Garnier. Réal. Jean Gagnon.

JARDINS SOUS LA NUIT

INFO-CULTURE

Du lundi au vendredi: 8 h 55, 12 h 40 et 16 h.

Le lundi 29 avril prochain à 20 h, le Quatuor Morency sera entendu en direct de la salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau, dans un concert patronné par la Communauté des Radios publiques de langue française. Un autre RADIO-CONCERT à ne pas manquer.

BULLETTINS DE NOUVELLES  
Du lundi au vendredi: 6 h, 22 h, minuit, 1 h, 2 h, 3 h, 4 h et 5 h.

Samedi et dimanche: 6 h, 7 h, 9 h, minuit, 1 h, 2 h, 3 h, 4 h et 5 h.

INTERNET: <http://www.src-mtl.com/radiofm/intro.htm>

## JAZZ ET BLUES

## La (grosse) bague au doigt

SERGE TRUFFAUT  
LE DEVOIR

D'abord, il y a eu le show de Big Daddy Kinsey. C'était au Campus. C'était entre mercredi soir et jeudi matin. En fait, c'était à cheval sur les deux. Par là, on veut juste signaler que le vieux et ses fils ont commencé aux alentours de 21h mercredi et qu'ils ont terminé peu avant ou peu après 1h jeudi.

Tant qu'à être dans les données factuelles, qu'y avait-il d'autre? Beaucoup de monde. C'était rempli, bien rempli. Sociologiquement, on peut même vous signaler qu'il y avait une majorité de bonshommes se situant, grosso modo, entre la fin trentaine et la conclusion de la quarantaine. En clair, il y avait un fort contingent de bonshommes connaissant toutes les nuances du *For The Love Of A Woman*. Mais là, on s'avance.

Car si on recule, si on commence par le début, que constate-t-on? Avant d'entendre la première note de la soirée, on a vu des allures. Puis? Dans le blues, il y a des aspects qui ne trompent pas. Qui annoncent, qui laissent deviner les sensibilités des types qui vont jouer.

Or, nos bonshommes, ils portaient soit le chapeau en velours rouge de Sly Stone, soit le *pork pie hat* de Lester Young, soit le feutre, mais pas le haut-de-forme. Qui plus est, certains parmi ces canailles avaient la botte en peau de serpent. Mais comme ils ne viennent pas du Texas mais bien de Chicago, le maître de cérémonie avait la bague au doigt, la grosse bague. Bref, avant même qu'on n'entende une seule note, on savait qu'on entendrait, qu'on savourerait des pièces pesantes.

Les fils sont arrivés en premier. Il y avait Donald à la guitare, en fait le patron musical du band, Ralph à la batterie, et le troisième, on ne se souvient pas de son prénom, tenait la basse. Avec eux, il y avait un autre guitariste et un harmoniste qui, si on a bien compris le prénom, s'appelle Louis Armstrong. Un vieux portant en bandoulière une ceinture de chasseur mais une ceinture remplie d'harmonicas et s'appelant Louis Armstrong, ça ne s'invente pas.

Or donc, ils ont pris possession de la scène. Et ils se sont mis à jouer. A produire de cet entrain qui actionne les muscles permettant à tous les quidams de danser. En un mot comme en mille, nos pieds-nickelés du blues de Chicago ont fait l'ambiance. Puis le vieux, le plus vieux d'entre eux, est arrivé. Et il a commencé par... *For The Love Of A Woman*.



Big Daddy Kinsey

«Pour l'amour d'une dame» est un classique. Forcément, dira-t-on. L'Histoire est pleine de petites histoires savoureuses, et parfois tristounettes, tournant exclusivement autour de l'amour pour une dame...

Toujours est-il qu'il a chanté *For The Love Of A Woman/I'm Gonna Do Everything She Wants Me To Do/Hey Baby, I Love You So Much/For The Hell What Do You Want Me To Do/Because You Know, I Do Everything You Want Me To Do/But You Never Stop Crying After Me*. C'est lui qui le dit.

Après le *For The Love of A Woman*, notre homme, qui aura 70 ans dans un an, a entonné le *Rock Me Baby* cher à Willie Dixon. Il a donc souligné qu'il voulait que sa dame lui dise ceci: *You Rock Me, You Rock Me All Night Long/Rock Me Baby, Rock Me All Night Long*. Vous voyez le genre. Bon. Après cela, il a fait la totale. Le vieux Big Daddy Kinsey a chanté *Mannish Boy*, plus connu sous le nom de... *I'm A Man*. Rien de moins.

Et comme il a chanté cela, il a dit: *I'm The Hoochie Coochie Man*. Là, on censure. Ça n'a plus d'allure. A son âge, si c'est pas une honte! Réalisez-vous? Non! C'est tant mieux.

En attendant, ce show s'est avéré le meilleur de la saison. Parce que ce fut drôle et musicalement parfait. Car les fils, ceux qui étaient en charge de l'architecture sonore, eh! bien,

ils ont joué avec un doigté, avec cet allant stylistique qui est la marque de commerce du blues de Chicago. Pas besoin de faire dans le détail. Inutile d'expliquer. Il faut qu'ils reviennent. Point.

CYRUS CHESNUT  
Earth Stories  
Sur Atlantic Jazz

Le pianiste Cyrus Chesnut s'était signalé à l'attention de tous les membres de la galaxie jazz, il y a environ deux ans de cela, en signant un album pour l'étiquette Atlantic Jazz qui s'intitulait *Revelation*. Le titre était approprié. Ce Chesnut fut une révélation.

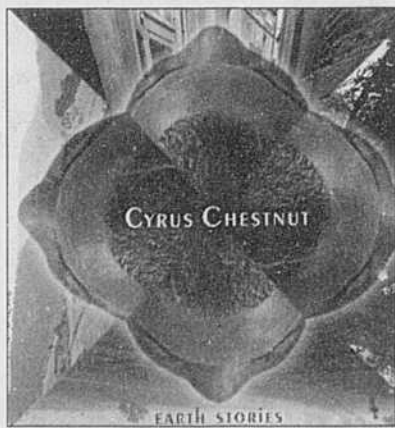
Aujourd'hui, ce jeune homme bourré de talent nous revient avec une production baptisée *Earth Stories*. C'est toujours sur Atlantic Jazz. C'est toujours du trio. A l'exception d'une pièce, Chesnut est accompagné de Steve Kirby à la contrebasse et Alvester Garnett à la batterie. Sur un morceau, le trio est augmenté d'Eddie Allen à la trompette, Steven Carrington au saxophone et Antonio Hart au sax alto.

La plupart des pièces ont été écrites et arrangées par notre pianiste. Et alors? C'est bien fait. C'est bien joué. Mais ça ne lève pas. C'est moins bon que l'album précédent. C'est moins intéressant, car notre pianiste parfois en fait trop. Trop de quoi? De fioritures. Si on avait élagué, juste un peu, ce *Earth Stories* aux accents hard-bop aurait été aussi enlevant que *Revelation*.

## En bleu et noir

Le dernier numéro de la revue *Living Blues* est consacré au blues acoustique. Autrement dit, au country blues. Il y est question de Corey Harris, Alvin Youngblood Hart, Elmer Lee Thomas, Archie Edwards, Saunders King et autres canons du blues du Delta. C'est un excellent numéro.

Le scandale se poursuit: la revue française *Jazz Hot* se vend toujours 15\$. C'est de la fraude. Du vol. C'est vulgaire.



CYRUS CHESNUT

EARTH STORIES

RÉDACTEURS EN CHEF  
avec Pierre MaisonnieuveLE DIMANCHE 11h30  
EN REPRISE 16h30

L'Information continue

Offert sur le câble

## VITRINE DU DISQUE

Springsteen à la PdA,  
déjà en bootleg!ACROSS THE BORDER, JANUARY 7<sup>th</sup> 1996  
Bruce Springsteen  
Montserrat Records

Le titre, *Across The Border*, n'est pas si accrocheur parmi la multitude des bootlegs de Bruce Springsteen proposés au fan. Mais la date qui lui est accolée, elle, saute à l'œil comme la sale bestiole d'*Alien*. Mais, mais, mais... le 7 janvier 1996, dites-le, n'est-ce pas...? Eh oui. Par les voies impénétrables que les parutions souteraines empruntent, moins de trois mois après le spectacle de Bruce Springsteen à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA, un premier bootleg de la soirée vient d'atterrir en ville. Et il est excellent.

Fabriquée en Allemagne — la plupart des bootlegs proviennent de pays d'Europe où la conception élastique du droit d'auteur permet toutes sortes d'échappatoires —, il s'agit d'un enregistrement amateur de très honorable qualité sonore, où le trop fort volume des applaudissements et les toussotements du voisin de gauche sont les seuls impondérables.

Généreusement chronométré à 73 min 11 s, c'est-à-dire rempli à ras bord, le compact ne parvient à contenir que les deux tiers du spectacle: manquant à l'appel *The Ghost Of Tom Joad*, la toute première chanson, ainsi que la salve finale, à partir de *Does This Bus Stop At 82<sup>nd</sup> Street*, ce qui nous prive des essentielles *This Hard Land*, *Streets Of Philadelphia*, *Galveston Bay*, *The Promised Land* et *My Best Was Never Good Enough*. Tous les laïus de présentation ne sont pas inclus, pour la même raison. Mais il en survit assez long pour que l'origine montréaloise de la bande soit authentifiée: le boniment d'intro («C'est une grande joie d'être ici [sic] à Montréal, *hope I got that right!*»), suivi de l'étonnement de Bruce devant la civilité de la foule, rendant son habituel appel au silence superflu, en témoignage d'embellie. Les 3200 spectateurs retrouveront aussi le Bruce enjoué et détendu de ce soir-là, à sa manière sympathique de réagir au faux départ de l'inédite *It's The Little Things That Count*, amorcée dans la mauvaise clé.

Mais le disque mérite surtout d'être déniché pour ce que Springsteen insufflé aux chansons déjà inspirées de l'album *The Ghost Of Tom Joad*, pour l'incroyable agressivité du jeu de guitare, pour l'ampleur de la voix, pour cette capacité de retenir totalement l'attention, l'apanage des plus grands, pour la version furieusement grattée de *Darkness On The Edge Of Town*, pour la slide tranchante de la version réinventée de *Born In The USA*, qui révèle enfin le véritable propos de la chanson, trop vite transformée en hymne par la version massue de l'album du même nom. Le magazine spécialisé *Backstreets*, dont la dernière livraison consacre un petit chapitre à chaque étape de la tournée, confirme ce que le disque restitue: c'était l'un des shows les plus agréables du périple, pour Springsteen et pour les spectateurs. *Post-scriptum* à l'endroit des gens de chez Sony: de grâce, ne vous formalisez pas si quelques fans se procurent les rares exemplaires d'*Across The Border* disponibles à travers la ville; si un album officiel de la tournée paraît éventuellement, on l'achètera aussi.

MERCURY FALLING  
Sting  
A&M (PolyGram)

Je renonce. Trois semaines que *Mercury Falling* a sa chance dans le lecteur compact de l'auto, et je n'ai pas encore réussi à me rendre à la fin. Je ne parviens à l'écouter que par blocs de deux ou trois titres, et puis, avant d'être inexorablement entraîné au pays-ou-l'ons'ennuie, je change de disque. Le nouvel album de Sting, à l'instar de ses deux précédents, fait l'effet d'un moustique à qui l'on présenterait son bras en disant «Vas-y, pique, mais vas-y donc, pique, abreuve-toi!», et qui se refuserait obstinément à justifier son existence. Sting, autant vous le dire crûment, c'est fini. Exit le surnom, rebonjour Gordon Sumner. Emoussée, la pointe. Élimée, la volonté d'atteindre l'auditeur. Le prince pop des années quatre-vingt a abdiqué. Pire, on dirait qu'il s'en fout.

Tel un McCartney aux pires moments de sa carrière solo, Sting donne l'impression d'enregistrer des disques pour punctuer ses loisirs. Forcément, avec le talent qu'ont ces artisans-là, le vide est toujours magnifiquement enrobé. De fait, *Mercury Falling* est complexe à souhait, avec un tas d'accords recherchés et plaqués sur des rythmes subtils — sur *I Hung My Head*, on est bigrement loin du 4/4. C'est finement arrangé, joué en sous-presse par les meilleurs musiciens, enregistré pour satisfaire l'audiophile. N'empêche que c'est sec comme un oasis tari. Le premier extrait radio, *Let Your Soul Be Your Pilot*, n'a d'âme que dans le titre. Le r'n'b molasson d'*All Four Seasons*, la bossa nova pousivée de *La Belle Dame sans regrets* — en français dans le texte, pure velléité d'aristocrate — semblent condamnés d'office aux cages d'ascenseurs. Sinon les jolis accents country de *I'm So Happy I Can't Stop Crying*, rien ne requiert l'attention.

On ne demande pas à un Sting (pas plus qu'à un McCartney) la pertinence d'un Lou Reed ou l'urgence d'un Neil Young; on souhaite seulement qu'il rétablisse le contact, qu'un peu de vie traverse ses chansons et enrichisse la nôtre. Qu'il le comprenne au plus tôt: à s'injecter des albums en intraveineuse, il ne nourrit que lui-même. Qu'il sache aussi que le public n'est pas en reste: il y a des tas de bons disques à se mettre sous la dent.

COLOSSAL HEAD  
Los Lobos  
Warner Bros.

Ultime bar-band d'East Los Angeles depuis 1978, Los Lobos a failli être victime de son efficacité. La bande sonore du film *La Bamba*, en 1987, signalait l'apogée d'une approche ultra-solide, d'un rock'n'roll mené sans peur ni reproche, au *groove* tex-mex coulé dans la chaux. Depuis, parce que le groupe ne pouvait faire mieux, et le faisait toujours à peu près de la même manière, l'intérêt périclitait. Il fallait changer, ou périr. Annoncé par les contributions à quelques bandes sonores, voici donc le Los Lobos du deuxième souffle, plus méchant, plus menaçant, plus bruyant, et nettement moins propre. C'est encore du Los Lobos, mais dont on n'aurait conservé que l'ossature. Autour, c'est du roots-rock postnucléaire (et un peu de salsa, pour l'assaisonnement). Du Tom



Waits version chicano. Entendez par là que tous les instruments de percussion ont été remplacés par des morceaux de ferraille, que les mixages visent l'étrangeté, et l'obtiennent: ici une guitare acoustique trop en évidence, là un saxo perdu dans le fond de l'usine. Le résultat, paradoxalement, fait penser aux premiers enregistrements de blues électrique. C'est tout croche, mais le *groove* est là, inexorable. En démolissant la bâtisse, Los Lobos a mis à nu les fondations, et s'amuse comme jamais dans les décombres.

Sylvain Cormier

LIMBLIFTER  
Limblifter  
MCA

Autour de Noël 1994, quelques copains de Calgary, avec en tête les frères Ryan et Kurt Dahle, se rassemblent dans un studio pour passer le temps et piquent quelques vieilles bobines usagées pour immortaliser quelques chansons. Mais voilà que leurs copains à eux sont emballés et qu'ils n'en finissent plus de distribuer des cassettes: tiens, ils sont un groupe et ils ont un disque. Il ne manque plus qu'un nom: on choisit le très extraterrestre Limblifter («soulève-membres», littéralement). En deux temps, trois mouvements, un des groupes canadiens-anglais les plus réjouissants de ces dernières années était né.

Même en ayant retravaillé le produit de base pour en faire un disque un peu plus présentable, le groupe dégage une spontanéité tout à fait rafraîchissante, avec une combinaison d'humour et de guitares musclées qui rappelle par moments les hilarants Weezer. Derrière des chansons à l'impeccable sens pop comme *Screwed it up* ou *Beard of Bees* se cachent aussi des moments d'intensité pure et dure (*Do I Feel Involved*) tout aussi irrésistibles. Le résultat est-il aussi probant sur scène? On n'a qu'à se présenter au Café Campus, à Montréal, le 26, ou au D'Auteuil, à Québec, le 27, pour constater de quoi il en retourne.

Rémy Charest

LE TOUR DU BLOC  
René Lussier  
Les Disques Victo

Le roi du coq-à-l'âne musical nous présente son dernier périple enregistré à Vancouver l'an dernier avec le N.O.W. Orchestra de l'endroit, ainsi qu'avec l'incontournable Pierre Tanguay à la batterie. Peu importe la destination, c'est le voyage en soi qui vaut à lui seul le déplacement, parce que Lussier déplace effectivement beaucoup d'atomes dans ses pièces à l'emporte-pièce tout en sachant les intégrer ici à un jeu d'ensemble sans que la chose ne paraisse artificielle. S'il fait le tour du bloc avec son big-band de musique actuelle, il ne tourne pas en rond pour autant. *Y a rien de facile*, comme le dit si bien le tout dernier titre de cet album fulgurant et sophistiqué. Dans la frénésie du moment, le rock, le jazz et l'improvisation sont transcendés par un discours qui se tient et dit toute la richesse de l'exploration musicale, tout l'intérêt d'une imagination débordante et généreuse. Sans jamais donner l'impression de se prendre au sérieux, ce qui rend l'aventure d'autant plus sympathique. Ce disque nous amène très loin et nous laisse pantois de tant de virtuosité.

ESPRESSO  
Quartango  
Justin Time

L'histoire du tango vue et revue par quatre excellents musiciens québécois. Voilà le travail! Quartango se promène allègrement d'un tango à l'autre, de l'ancien (*A media luz* et *Canaro en Paris*) au moderne (*L'Envol de Pantaleon*) en passant par l'incontournable Piazzolla (*Bando et Zum*). Le groupe composé de Stéphane Allard, René Gosselin, Richard Hunt et Mario Leblanc maîtrise aussi bien le répertoire que les œuvres de création. Ces quatre «chandaïls à col roulé noir» — voir la pochette — se montrent aussi à l'aise dans le romantique que l'humoristique. Quartango renouvelle le genre en quelque sorte. Ce qui aurait pu devenir un assemblage de «musiques dansantes et vieillotes» s'envole en une investigation constante d'une musique elle-même en mouvement, soudainement plus jeune et captivante que jamais.

Mario Cloutier



Concert de musique ancienne Les voix humaines

Jordi Savall, viole de gambe

(directeur musical du film *Tous les matins du monde*)

accompagné de Paul O'Dette, luth et Réjean Poirier, clavecin.

Le jeudi 16 mai 1996 à 20 heures. Une seule représentation.

Cathédrale Christ Church de Montréal, rue Sainte-Catherine entre University et Union (Métro McGill). Billet : 50\$ sur réservation seulement. Places limitées. Renseignements et réservations : (514) 871-1551. Tous les profits seront versés à la Fondation des maladies du cœur du Québec (recus d'impôt).

## LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE  
FORGET

présente

## LE PRINTEMPS DU FESTIVAL

LA SÉRIE «DANS LES ÉGLISES», LES ARTS DU MAURIER

Le dimanche 5 mai, à 15h.

Concert de

GUSTAV LEONHARDT, clavecin

L'âme de la musique baroque...

Oeuvres de PURCELL, BACH

BLUXTHEUDE, BÖHM

En l'église de Pointe-au-Pic

Admission: 20 \$ (taxes incluses)\*

Le samedi 15 juin, 20h30.

L'Ensemble de cuivres

de l'Orchestre

symphonique de Québec

Direction: Vincent Cichowicz

Soliste: Roger Bobo, tuba

Oeuvres de KOETSIER, GABRIELLI, BACH et TOMASI

Concert soulignant le 10<sup>ième</sup> anniversaire du1<sup>er</sup> Symposium des cuivres

En l'église de Baie Saint-Paul

Admission: 20 \$ (taxes incluses)\*

\* Prix spéciaux pour groupes (10 et plus), étudiants et aînés

Pour information et réservations:

1-888-DFORGET poste 604 (sans frais)

(418) 452-3594

1-800-267-3594 (sans frais)

## PROFITEZ DES FORFAITS-CONCERT

Auberge des Sablons (Saint-Iréné)

À partir de 90 \$ par personne en occupation double incluant le souper, le coucher (chambre avec vue sur le fleuve, si disponible), le petit déjeuner et le concert du dimanche (taxes et services en sus).

Pour réserver le 5 mai ou le 15 juin:

(418) 452-3594

1-800-267-3594 (sans frais)

Auberge des Falaises (La Malbaie-Pointe-au-Pic)

À partir de 112,50 \$ par personne en occupation double incluant le souper, le coucher (chambre avec vue sur le fleuve, si disponible), le petit déjeuner et un billet de concert (taxes et services en sus).

Pour réserver le 5 mai ou le 15 juin:

(418) 665-3731

1-800-386-3731 (sans frais)

LES ARTS  
du Maurier Ltée

Mr Billetech

(514) 522-1507

LES ARTS

TÉLÉVISION

# Rien ne va plus à Radio-Québec

Le durcissement du syndicat provoque l'arrêt de production des deux émissions de Janette Bertrand



PAULE DES RIVIÈRES

Le 28 décembre dernier, à 17h40, la présidente de la CEQ, Lorraine Pagé, et le président du syndicat des techniciens de Radio-Québec, Jacques Poulin, sont dans le bureau du patron de la boîte, Michel Pagé. L'atmosphère est chargée, très chargée. Les syndicalistes s'engagent finalement et à contre-cœur à ne pas recourir à l'article 45 du code du travail qui porte sur la cession d'entreprise et prévoit le transfert des conventions collectives à l'entreprise recevant une partie du travail d'une première.

En contrepartie, le président de Radio-Québec s'engage à soutenir la mise sur pied d'une coopérative de techniciens, formée des employés mis à pied. Il fera la publicité de la future coopérative auprès des producteurs privés avec lesquels il fera affaire et il utilisera ses contacts auprès des différents ministères également. Il versera même de l'argent pour aider les employés mis à pied.

Ces belles paroles ne firent l'objet d'aucune entente écrite. Elles sont aujourd'hui réinterprétées, retournées en tous sens, et invoquées pour attaquer.

Quelques heures plus tard, les syndiqués acceptaient en assemblée générale l'offre de Radio-Québec, incluant une généreuse prime de séparation pour les techniciens devant être mis à pied, en tout 81 sur 180.

Des griefs

Mais le président du Syndicat des techniciens, Jacques Poulin, continuait de rebattre. Et il déposait récemment une série de griefs visant la maison de Production Point de Mire, émis depuis janvier les deux émissions de Janette Bertrand,

L'Amour avec un Grand A et Janette... tout court. La direction de Radio-Québec ne nous a pas aidée avec notre coopérative, disait-il il y a deux jours en guise d'explication.

« Il y a une bataille à faire, celle du 45 [l'article]. C'est une bataille grave et nous la ferons », disait M. Poulin cette semaine, dans les heures qui suivaient l'annonce de l'arrêt des productions des émissions de Mme Bertrand. Cette dernière, qui jouit d'une popularité considérable, n'aura aucune difficulté à trouver un autre télédiffuseur. En revanche, son départ de Radio-Québec après 13 ans portera à cette boîte un coup très dur. A l'exception d'Anne-Marie Dussault, qui obtient de bonnes cotes d'écoute avec son *Droit de parole*, Mme Bertrand était la seule à pouvoir attirer plus de 500 000 téléspectateurs dans cette boîte qui se cherche désespérément une identité.

La contestation du syndicat risque d'affecter aussi toutes les autres maisons privées de production — il y en a cinq à l'heure actuelle — qui produisent présentement des émissions pour Radio-Québec. De là à dire que le geste du syndicat des techniciens pourrait compromettre la restructuration et la privatisation de Radio-Québec, il n'y a qu'un pas.

Dans le milieu de la télévision, il n'est pas rare d'entendre qualifier les techniciens de cols bleus de la télévision, pour mettre en relief leur côté intransigeant. Plusieurs se demandent les raisons qui poussent la présidente de la Centrale de l'enseignement du Québec, Mme Lorraine Pagé, auquel est affilié le syndicat de Radio-Québec, à soutenir ainsi la campagne politique d'un de ses groupes. La CEQ a-t-elle décidé de partir en guerre contre Radio-Québec pour se faire des munitions dans ses futures transactions avec le gouvernement du Québec?

Lorraine Pagé a bien tenté, ces derniers jours, d'éviter le geste spectaculaire de Lise Payette et de Janette Bertrand. Mais la proposition qu'elle a soumise à Radio-Québec en échange de l'abandon des griefs sur l'article 45 équivalait, selon le président de Radio-Québec, à donner aux



Janette Bertrand

techniciens mis à pied, « avant la fin de la soirée [mercredi] la gestion de notre studio 3 ». M. Pagé a rejeté ce chantage et il a bien fait. Les techniciens mis à pied et ayant obtenu de généreuses primes de séparation ne peuvent exiger de leur ancien employeur des garanties absolues de travail par la bande. Il y a des limites.

Ceci dit, il est évident que dans la fébrilité et la pression de décembre dernier, la direction de Radio-Québec s'est avancée de la nez en s'engageant à soutenir, avec des fonds pouvant aller jusqu'à 20 000 \$ s'il le fallait, la fameuse coopérative. Des choses furent dites, pour accompagner le *golden handshake* qui permettrait de sauver Radio-Québec.

Jusqu'à ce que cette nouvelle tempête vienne frapper Radio-Québec, les employés de la rue Fullum travaillaient à la programmation de l'automne prochain, qui doit marquer le début de Télé-Québec. Après tous les conflits et maux qui ont affecté le télédiffuseur l'année dernière, il est urgent que le télédiffuseur trouve sa niche et la fasse connaître publiquement.

Parmi les projets qui seront annoncés pour l'an prochain, figure une histoire du syndicalisme québécois. Y verra-t-on le syndicat des techniciens décrit comme le coupable dans la fermeture de Radio-Québec?

À QUÉBEC

# Les racines retrouvées

Le Pascal Rioult Dance Theatre s'amène au Grand Théâtre

RÉMY CHAREST  
CORRESPONDANT  
À QUÉBEC

Il y a une quinzaine d'années, un jeune Normand du nom de Pascal Rioult, dont la troupe est de passage mercredi au Grand théâtre de Québec, se lance tardivement dans le monde de la danse. Son talent impressionne ses professeurs qui lui conseillent rapidement, puisqu'il est déjà dans la vingtaine, de rattraper son retard en allant faire un stage à New York. Chez Merce Cunningham, bien sûr, puisque la France ne jure alors que par ce maître post-moderne.

Arrivé chez Cunningham, Rioult sent très vite qu'il n'est pas chez lui. Après quelques mois, il quitte la troupe et se retrouve bientôt chez Martha Graham, celle qu'on lui avait recommandé d'éviter avant son départ pour les États-Unis. Arrivé avec une bourse d'un an, il ne quittera plus New York.

« Je me suis immédiatement senti chez moi dans la troupe de Martha Graham. Il y avait là un côté athlétique et émotionnel qui m'avait manqué ailleurs. Et je crois beaucoup à cette idée que l'on travaille à partir du milieu du corps, de la colonne vertébrale, que l'énergie vient du centre et va vers les extrémités. Aussi, comme elle, je crois beaucoup à la capacité expressive du corps, au mouvement pur comme base de communication dramatique. »

Ces deux-là semblent bien s'entendre, en effet, puisque Pascal Rioult devient danseur étoile de Martha Graham, avant de se décider à chorégrapier à son tour. Ses premières œuvres sont créées avec l'aide de la Martha Graham Dance Company, avant que ses succès rapides ne lui permettent de voler de ses propres ailes. Car s'il adhère aux fondements du travail de la célèbre chorégraphe, il tient aussi à affirmer des éléments distinctifs et personnels: « Par rapport au côté très anguleux, très dur du travail de Graham, mon phrasé est un peu plus souple. Je m'intéresse à un mouvement plus

félin. Aussi, il y a une question de bagage culturel: comme Européen, j'apporte d'autres thèmes, d'autres références. Autant quelque chose comme son *Appalachian Spring* est ancré dans le continent américain, autant je puise dans mes origines européennes en utilisant la musique de Ravel, les peintures de Millet ou l'existentialisme. »

Diversité

À sa grande surprise, ce travail inspiré de Graham remporte aujourd'hui un succès appréciable en France: « Quand nous avons été invités au Festival de danse de Cannes, il y a trois ans, j'y allais avec beaucoup d'appréhension parce qu'on était les inconnus du festival, mais aussi à cause de la mauvaise réputation de Graham en France, à mon départ. En fait, c'a eu beaucoup de succès, et nous avons été invités et réinvités, parfois à des endroits assez prestigieux. C'est peut-être parce qu'après qu'elle se soit inventée assez spontanément, la danse contemporaine se cherche beaucoup en France, ces temps-ci. On y est passé directement du ballet au postmodernisme, et en arrivant avec un travail qui a ces racines manquantes de l'école moderne, ça intéresse pas mal de gens. »

Les trois pièces au programme, mercredi soir, permettront de constater que les chorégraphies de Pascal Rioult, si elles portent le sceau de leurs origines, sont aussi fort diverses et parfois assez originales. *Harvest*, la première au programme, est un élé-



Le Pascal Rioult Dance Theatre.

gant hommage à Millet, peintre des célèbres bucoliques qui cherche à incarner les cycles naturels que sont les jours, les saisons et, d'une autre façon, la vie des hommes. Vient ensuite *Wien*, d'après le titre qu'aurait d'abord porté la Valse de Ravel qui constitue la trame sonore de la chorégraphie, une œuvre un peu parodique, rapide et énergique. Avec *Te Deum*, construite sur la version d'Arvo Pärt de cette pièce liturgique, on plonge finalement dans un univers de clairs-obscur, dans des atmosphères lourdement empreintes de spiritualité. Le tout dans une facture accessible qui tient aux préceptes fondamentaux de Martha Graham, mais qui cherche aussi sa voix au-delà de ses racines retrouvées.



Michel Pagé



Lorraine Pagé

**Claude Lamothe**  
*Cavale*

1-3-4 MAI  
CLUB SODA

...« Le Hendrix du violoncelle. »  
Michel Trodec

1996  
Ensemble  
**Amati**  
série du printemps

concert 3  
lundi  
22 avril  
20 heures

répertoire  
Britten  
Mozart  
Vivaldi  
Warlock

Karina Gauvin  
soprano  
direction musicale  
Raymond Dessaints

Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est  
métro Berri-UQAM, sortie St-Denis  
réservations 987-6919 prix spécial pour étudiants

PALMARES • DISQUES

**Champigny**

CLASSIQUE

1. PAX, L'ABBAYE DE ST-BENOÎT DU LAC, *Analekta* 15,95
2. CANTUS MARIALES, L'ABBAYE DE SAINT-BENOÎT DU LAC, *Analekta* 15,95
3. PREISNER'S MUSIC, ZBIEGNIEW PREISNER, *EMI* 17,95
4. ANCIENT ECHOES, CHOROVAYA AKADEMIA, *BMG* 17,95
5. CANTIQUES DE L'ORIENT, SOEUR MARIE KEYROUZ, *S.R.I* 18,95

JAZZ • BLUES • INTERNATIONAL

1. FATUM, BÉVINDA, *Muscicor* 17,95
2. ULYSSES' GAZE, TRAME SONORE, ELANI KARAINDROU, *BMG* 17,95
3. UNA FACCIA IN PRESTITO, PAOLO CONTE, *Warner* 17,95
4. O ESPIRITO DA PAZ, MADREDEUS, *EMI* 17,95
5. CESARIA, CESARIA EVORA, *BMG* 17,95

POP • FRANCOPHONE

1. PORTRAITS, JIM CORCORAN, *Select* 18,95
2. LUCE DUFAULT, LUCE DUFAULT, *GAM* 17,95
3. DÉFOULE SENTIMENTALE, ALAIN SOUCHON, *EMI* 26,95
4. LES AILES DU FEU, PHILIPPE LEDUC, *GAM* 18,95
5. C'EST AINSI QUE J'ARRIVE À TOI, GILLES VIGNEAULT, *Muscicor* 17,95

POP • ANGLOPHONE

1. FALLING INTO YOU, CÉLINE DION, *Sony* 16,95
2. BEATLES ANTHOLOGY 2, BEATLES, *EMI* 29,95
3. PAVAROTTI & FRIENDS III, DIVERS, *Polygram* 16,95
4. MERCURY FALLING, STING, *Polygram* 17,95
5. JAGGED LITTLE PILL, ALANIS MORISSETTE, *Warner* 17,95

SUGGESTIONS

1. A NIGHT OUT WITH VERVE (4CD), DIVERS, *Polygram* 29,95
2. FIRE WATER PAPER: A VIETNAM ORATORIO, GOLDENTHAL, *Sony* 19,95
3. CINEMA CLASSICS, DIVERS, *EMI* 24,95
4. THE BLUE MOODS OF SPAIN, SPAIN, *Outside* 18,95

**CORCORAN**

La critique est unanime !

« Si vous ne deviez avoir qu'un seul album de Jim Corcoran, son tout nouveau, PORTRAITS, est celui qu'il vous faut ! Excellent ! »  
Jacques Letendre - Le Palmars

« PORTRAITS est de ces disques qu'on écouterait encore dans 15 ans... »  
Marie-Christine Blais - La Presse

« Jim Corcoran vient de faire l'album que nous lui réclamions tous depuis des années (...) un panorama de l'essentiel de Corcoran »  
Laurent Saulnier - Voir

« Avec PORTRAITS, Corcoran nous permet de redécouvrir des petites merveilles oubliées »  
Denis Dufresne - La Tribune

« Une relecture de ses classiques, du bon travail »  
Alain Brunet - Bon Dimanche CFTM

14 NOUVELLES VERSIONS

incluant « LA TÊTE EN GIGUE » et « COMME CHARTRAND »

**Music World**  
C'est tout ce que vous voulez entendre

Complex Desjardins (rue Ste-Catherine O. (Montréal))

110 magasins d'un océan à l'autre

Montréal • Centre d'Achat Boulevard • Centre Easton • Mail Cavendish • Anjou • Galeries d'Anjou • LaSalle • Carrefour Angrignon • St-Laurent • Place Vertu • Pointe Claire • Fairview-Pointe Claire • Laval • Centre Laval • Rosemere • Place Rosemere • St-Jérôme • Carrefour du Nord • Repentigny • Galeries Rive Nord • Joliette • Galeries Joliette • Longueuil • Place Longueuil • St-Bruno • Promenades St-Bruno • St-Jean • Carrefour Richelieu • Québec • Place Fleur de Lys • Place Laurier • Galeries de la Capitale • Drummondville • Promenades Drummondville • Sherbrooke • Galeries Quatre Saisons • Carrefour de l'Estrie • Hull • Place du Centre • Galeries de Hull • Chicoutimi • Place du Royaume

